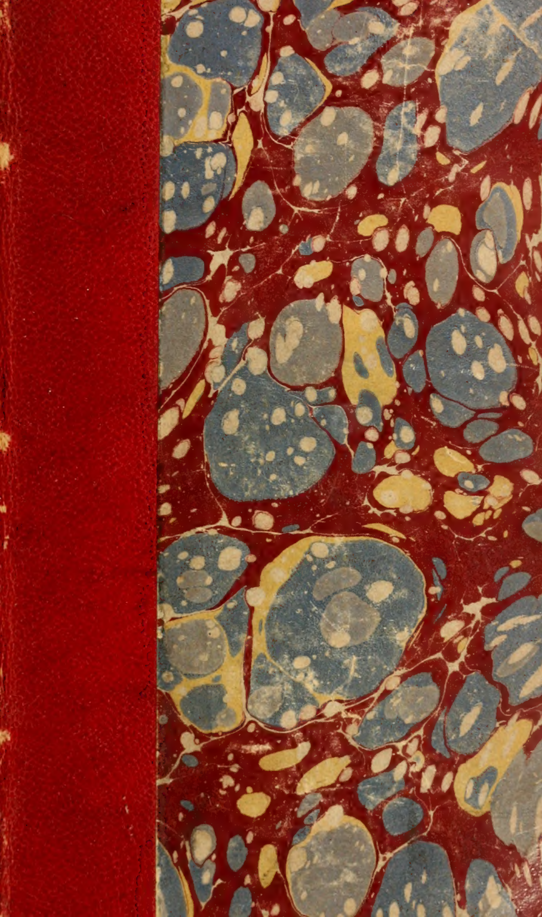
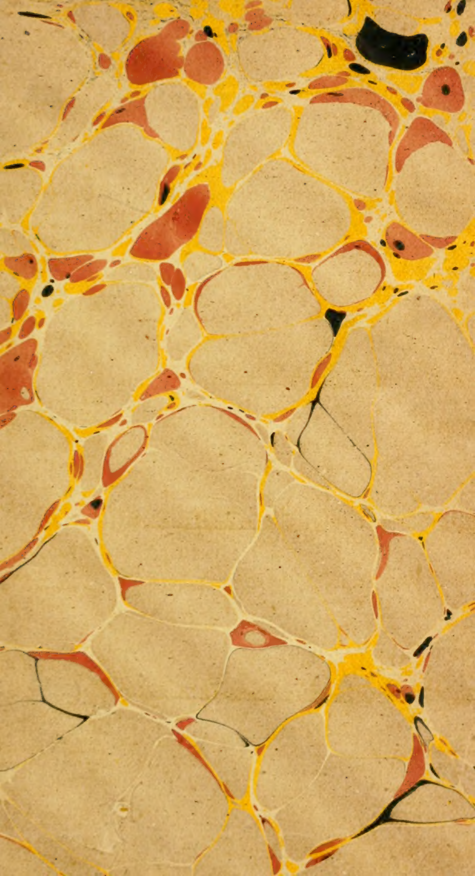








ŒUVRES

DE

Paul Hervieu

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

[illegible] exemplaires sur papier de Hollande.

[illegible] — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'Éditeur.





ŒUVRES

DE

Paul Hervieu

DIOGÈNE LE CHIEN — L'ESQUIMAU

ARGILE DE FEMME, etc.



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCIV

DIOGÈNE LE CHIEN

Aux chiens errants.

P. II.



DIOGÈNE LE CHIEN

CHAPITRE PREMIER

I

Vers l'an 412 avant l'ère chrétienne, Icèse, riche banquier de Sinope, ayant mené sa femme aux autels d'Ilithyie, devint père d'un jeune garçon. Il voulut l'appeler Diogène et fit valoir son droit. Sa femme aurait préféré le nom plus harmonieux d'Alcathoos; mais elle fut bien

forcée de reconnaître qu'elle n'était que la mère.

Vraisemblablement cet enfant passa, comme les autres, ses premières années. Il eut la fièvre scarlatine, des coliques et des rages de dents.

Après quoi, ses instincts commençant à se développer, il se mit naturellement à les suivre. Il adorait le miel et détestait la rhubarbe ; lorsqu'il était joyeux, il s'abandonnait à des éclats de rire sonores ; il pleurait lorsqu'il avait du chagrin. Tout cela le fit souvent fouetter par sa mère.

Enfin le voyant en âge de comprendre les jeux et de s'en amuser, son père, commerçant affable mais sérieux, le conduisit chez un maître d'école, dans la petite masure duquel, pendant dix années, Diogène passa les belles heures que le soleil donne à l'homme, roi de la nature.

C'est ainsi qu'il arriva vers sa dix-huitième année. Il était alors brun, élancé, bien fait, rayonnant de force et de jeunesse. Il savait lire, écrire, calculer et s'enlever au trapèze à la force

du poignet. Alors son père le mit à la tête de sa maison de banque, ce qui donna l'idée à Diogène de prendre une maîtresse.

Il ne tarda pas à rencontrer, à la porte du théâtre de Sinope, une vieille courtisane, appelée Nicidia, que tous ses aînés dans la débauche avaient vue ivre et nue. Ils s'aimèrent d'un fol amour. Diogène se brouilla avec ses bons amis pour Nicidia qui le trompa; Nicidia voulut se noyer dans le fleuve Halys pour Diogène, qui la battit cruellement.

Mais le bonheur n'est pas éternel ici-bas!

La pauvre Nicidia mourut subitement d'une indigestion; et Diogène lui fit construire un tombeau superbe au fronton duquel on grava, dans le marbre, un fort joli vers de sa composition qui signifiait :

« Je pleure, parce qu'un petit oiseau s'est envolé. »

Vers cette époque, et pour se distraire, il alla consulter l'oracle de Délos, patrie d'Apollon. La Pythie invoquée lui répondit : « Change la

monnaie. » Les commentateurs sont unanimes à reconnaître que cette phrase signifiait : « Ne fais point comme les autres hommes. »

Diogène comprit tout bonnement que le dieu, dans ses insondables desseins, l'engageait à corrompre la valeur de l'argent. Il fit la chose largement, grâce aux facilités que lui donnait sa situation de banquier public.

La population ne manqua pas de s'émouvoir. Une plainte fut déposée. Pendant qu'on instruisait l'affaire, Diogène prit la fuite. Mais l'heure de la justice était venue : on enferma son vieux père, pour le restant de ses jours, dans une étroite prison.

II

L'an III de la 98e Olympiade, au vingt-huitième jour du mois Hécatombæon, la capitale de

l'Attique célébrait la fête splendide des Grandes Panathénées.

Vers l'heure de midi, la foule se portait au Céramique Extérieur. Là, parmi les portiques et les tombeaux, sous les feux étincelants du soleil, se disposait le cortège de la procession du péplos.

En tête, on plaçait les jeunes vierges qui soutenaient, dans leurs bras nus, les fioles, les corbeilles et les coupes; derrière elles et vêtus d'une tunique légère, se rangeaient de jolis garçons.

Le centre du cortège était réservé aux guerriers qui, pour danser la pyrrhique, s'étaient couverts de leurs pesantes armures. Au milieu d'eux, les Praxiergides portaient, au bout de quatre lances, le nouveau péplos où se trouvait brodée la victoire des Athéniens sur les Atlantes « venus des portes de la nuit », et dont ils allaient revêtir la statue de bois « tombée du ciel ».

Enfin derrière cette phalange sacrée, de beaux vieillards, qu'on appelait Tallophores parce

qu'ils portaient des branches d'olivier, se préparaient à marcher d'un pas vénérable.

La procession se dirigeait, entre l'Aréopage et la colline du Pnyx, vers l'Agora qu'elle traversait, au milieu d'un grand concours de peuple ; et, gagnant les Propylées, elle gravissait le magnifique escalier de marbre que couronnait l'Acropole, avec le Parthénon et la statue d'ivoire et d'or, sculptée par Phidias, qui s'appelait « Athéné combattant sur le front de bataille ».

La solennité comportait encore des jeux gymniques, des hécatombes.

Les poètes au regard inspiré venaient réciter en public leurs strophes ou grondaient les vers magnanimes, où le rythme chantait mollement.

Le sujet habituel du concours était le panégyrique d'Harmodios qui avait tué Hipparque, et l'éloge de son ami Aristogiton qui aurait bien voulu poignarder Hippias, dans la fleur de l'âge.

Athénée nous a conservé la chanson suivante, faite en leur honneur :

« Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte, comme firent Harmodios et Aristogiton quand ils tuèrent le tyran et qu'ils établirent dans Athènes l'égalité des lois.

« Cher Harmodios, vous n'êtes point encore mort : on dit que vous êtes dans les îles des bienheureux, où sont Achille aux pieds légers et Diomède, ce vaillant fils de Tydée.

« Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte, comme firent Harmodios et Aristogiton lorsqu'ils tuèrent le tyran Hipparque, dans le temps des Panathénées.

« Que votre gloire soit éternelle, cher Harmodios, cher Aristogiton, parce que vous avez tué le tyran et établi dans Athènes l'égalité des lois. »

Les auditeurs applaudissaient avec ivresse ; et leurs suffrages décernaient à l'heureux vainqueur un vase d'huile et une couronne d'olivier.

Puis avaient lieu des banquets immenses et religieux. Et lorsque la nuit tombait, la fête prenait fin par les lampadodromies, c'est-à-dire par les courses aux flambeaux, entre les portes de la ville et le temple de Prométhée.

Ainsi se passait, en l'an III de la 93e Olympiade, la fête splendide des Grandes Panathénées, en l'honneur de Pallas.

Ce jour-là, Diogène, l'âme tranquille, le front haut et le corps libre, était entré dans le Pirée.

Il bénéficia de ce que les officiers du port avaient dû se consacrer spécialement à la répression des désordres qu'engendraient d'ordinaire les imposantes cérémonies offertes à la déesse de la sagesse.

Il put pénétrer dans la ville sans justifier de ses origines et se faire, en quelques heures, de nombreuses relations parmi la jeunesse que tant de réjouissances mettaient en belle humeur.

III

Pendant une année entière, Diogène mena la vie fastueuse d'un satrape, grâce à tout l'or qu'il avait emporté.

Il s'efforça de prendre le bon ton, dans cette ville étonnante où les soldats de Marathon et de Salamine avaient appris le maniement des armes, où l'on parlait encore de la queue du chien d'Alcibiade. Il fréquenta les guerriers et les libertins, les savants et les courtisanes.

Parfois, il passait la journée entière, couché sur son lit d'ivoire, respirant l'odeur suave des aromates et goûtant des liqueurs délicieuses. Assises à ses pieds, de jeunes esclaves touchaient tour à tour, de leurs doigts fins, les cordes du psaltérion qui vibraient harmonieu-

sement dans la salle aux colonnes de marbre phrygien, reliées entre elles par des tentures de pourpre d'Hermione.

Parfois, nonchalamment étendu sur les souples coussins de sa litière, il se faisait porter à quelque bain splendide, où les jeunes élégants d'Athènes, debout dans les bassins d'eau froide, tenaient mille propos légers devant la statue d'Hygie, fille d'Esculape et déesse de la santé.

Le soir, à sa table ouverte, il y avait place pour tous les convives de bonne volonté. Les hommes avaient le droit d'être joyeux et bêtes, ou tristes et spirituels ; on permettait aux femmes de se montrer, suivant leur humeur, impudiques ou chastes.

Souvent d'illustres citoyens venaient s'étendre sur les lits à deux personnes, disposés dans la salle du festin. Et chacun parlait de mille choses, en buvant le vin doré de Syracuse. Démocrite, homme d'un naturel bienveillant, disait avec son léger accent abdéritain :

« Tes poésies sont charmantes, Phérécrate. J'aime les sujets que tu traites avec un mètre nouveau. Cela repose du rythme monotone d'Homère et de quelques autres. »

Alors, se tournant vers Aristophane, Démocrite continuait à demi-voix :

« D'ailleurs, j'en parle à mon aise; je n'ai rien lu d'Homère ni de Phérécrate. »

Mais le vieil Aristophane remuait la tête sans ouvrir les yeux; car il méprisait les hommes des générations nouvelles et regrettait l'époque glorieuse des héros qu'il avait diffamés.

Zénon, qui était docte et toujours ivre, expliquait aux jeunes femmes sa théorie de la création et des astres :

« Le corps de l'homme a été formé par la Terre et par le Soleil. Son âme est un mélange de chaud et de froid, de sécheresse et d'humidité. Maintenant, écoutez-moi bien : le Soleil se dirige obliquement dans le cercle du Zodiaque et se nourrit dans l'Océan; ce qui fait que la Lune suit une route pleine de détours et s'alimente dans les fleuves. Voilà pourquoi,

belles Athéniennes, les saisons changent et les femmes perdent leur fraîcheur, comme les roses passagères. »

A l'autre bout de la table, des couples amoureux causaient avec abandon.

Un bel adolescent, dont le père était mort, chuchotait, penché sur la brune Mélitta, habile à préparer les philtres thessaliens :

« Douce colombe, nous allons vivre toute une semaine ensemble, car j'ai gagné ma liberté, en disant à ma mère que je partais chasser les oies sauvages dans l'île de Salamine.

— Quelle joie, répondit Mélitta en lui caressant le visage, et comme les heures me paraîtront courtes, ô mon Timoïaos, mon petit cochon d'Acharné! »

« Platon, murmurait une jolie blonde aux yeux de violette, quand donc me donneras-tu les deux mines que tu m'as promises pour payer mes pendants d'oreilles et mon tissu transparent de Cos?

— Méchante petite joueuse de cithare, fille

menteuse et débauchée, criait Platon d'un air furieux, tu m'as fait te payer d'avance! »

Montrant du geste un jeune homme au visage intelligent et fier, il ajoutait :

« Tu devrais aimer mon jeune élève Hippotale qui, pour avoir de l'argent, n'a qu'à menacer sa mère de se faire soldat de marine. »

Et se levant avec noblesse, Platon allait prendre la taille et regarder les yeux d'Axiothée de Phlias, créature belle, riche et dépravée, qui tous les jours venait, habillée en homme, s'asseoir dans le jardin d'Académos.

Diogène, dans une attitude indolente, écoutait tous ces propos et se formait ainsi peu à peu le jugement et le cœur.

Et la radieuse Aurore paraissait souvent assez tôt pour éclairer dans la salle du festin, où s'étaient éteintes les veilleuses d'huile odorante, des femmes qu'on ne se lassait pas d'embrasser, des jeunes hommes qui se tendaient encore la grande coupe de cristal, et d'illustres vieillards qui se disputaient.

Un beau matin, Diogène, en s'éveillant, se mit à réfléchir et s'aperçut qu'il était absolument ruiné. Cette remarque l'ayant plongé dans un abattement profond, il resta plusieurs heures assis sur son lit, se tenant la tête dans les mains et méditant sur le parti meilleur à prendre.

Ne trouvant rien, il se leva, rendit la liberté à ses esclaves ; et voulant emporter quelque souvenir, il prit une timbale d'argent qui lui venait d'une femme honnête dont il avait été l'amant. Puis il sortit de sa demeure pour n'y jamais rentrer.

Il atteignit d'un pas traînant et incertain la place publique qui, à cette heure, était déserte. Il n'aperçut autour de lui que les statues divines : Zeus, Hermès, Poseidon et ce marbre majestueux devant lequel saint Paul s'arrêtait quatre siècles plus tard, qui était dédié au dieu Inconnu. Cette vue ne le réconforta point ; et il se laissa tomber sur le sol, en pleurant d'une façon tout à fait lamentable.



CHAPITRE DEUXIÈME

I

A quelque distance des portes d'Athènes, dans le gymnase Cynosarge, un certain Antisthène, surnommé *Simple Chien*, enseignait la philosophie.

Cet homme affichait des idées originales et des façons d'agir assez étranges. Au rapport de Dioclès, il fut le premier qui doubla son manteau, afin de ne point porter d'autre habille-

ment. Nous savons par Hermippe qu'il avait eu l'intention de prononcer, aux jeux Isthmiques, l'éloge et la censure des habitants de Thèbes, d'Athènes et de Lacédémone.

Il disait à qui voulait l'entendre que rien ne paraît extraordinaire au sage, et que la vertu des femmes consiste dans l'observation des mêmes règles que celles des hommes.

Il s'était couvert de gloire à la bataille de Tanagre, en tuant beaucoup d'hommes qui n'étaient pas de sa patrie.

On l'admettait dans quelques bonnes familles de la ville, bien que sa brusquerie fût faite pour décontenancer ; mais il avait l'art de prononcer de beaux discours, dont les esprits délicats faisaient leurs délices.

« La Prudence, s'écriait-il une fois, est plus solide qu'un mur, parce qu'elle ne peut ni crouler ni être minée. »

Une autre fois, il disait :

« Le philosophe a dans l'âme une forteresse imprenable. »

Peut-être, en déclamant ces choses qui pro-

duisaient un grand effet, riait-il dans sa longue barbe rousse. Socrate lui avait souvent dit : « Antisthène, je vois ton orgueil à travers les trous de ton manteau. »

Un jour, sur la place publique, il avait une discussion des plus vives avec un citoyen austère qui prétendait qu'un charpentier était plus utile à la République qu'un orateur.

Antisthène, avec son esprit fin, fit sans doute valoir, en faveur de sa cause, une de ces mauvaises raisons dont il avait le secret et auxquelles il n'y avait rien à répondre.

Aussi son interlocuteur, à bout d'arguments, en fut-il réduit à lui reprocher de n'être Athénien que par son père, puisque sa mère était de Thrace. Le philosophe répliqua, avec beaucoup de sang-froid, qu'il ne fallait pas s'exagérer l'importance d'une nationalité qu'on partageait avec les colimaçons et les sauterelles.

La foule, qui faisait cercle autour des deux adversaires, applaudissait à cette riposte inattendue, quand un homme de haute stature, les cheveux épars, les yeux bouffis et rouges, se

frayant des coudes un passage, vint se camper devant Antisthène et lui dit :

« Je m'appelle Diogène ; si tu veux, nous vivrons ensemble : tu seras le maître et moi le disciple. »

Antisthène haussa les épaules et s'en alla. Mais son jeune admirateur le suivit avec cette humilité touchante et tenace des gens qui sont dans l'embarras. Antisthène, pour avoir la paix, usa de la prière, de la menace, même du bâton. Et, comme malgré tout il ne parvenait pas à éloigner l'importun, il finit par accepter sa compagnie.

II

Quelques personnes savent qu'Antisthène passe pour avoir préparé la voie philosophique à la doctrine stoïcienne. Celles-là se figureront aisément combien Diogène dut passer de mau-

vaises heures, pendant les cinq années qu'ils vécurent ensemble.

Antisthène menait rudement son disciple, qui dut apprendre à dormir sur la terre, à laisser croître sa barbe et ses cheveux comme une crinière, à boire de l'eau pure, à se nourrir de gros pois et de pain cuit sur la braise.

Lorsqu'il commençait à s'assoupir, pendant la grande chaleur, vers le milieu du jour, son maître, qui n'avait jamais sommeil à pareille heure, venait s'installer auprès de lui en disant que l'homme devait s'accoutumer à triompher du besoin. Alors Antisthène développait des considérations interminables sur l'immortalité de l'âme, sur la justice et sur la piété.

« La vertu, disait-il un jour avec emphase (c'était la fête des Libations, le 12 du mois Anthestérion), la vertu est un bien qui ne peut être ravi ni par la guerre, ni par le naufrage, ni par les tyrans. Elle suffit pour rendre heureux ; elle est préférable à la richesse, à la santé, aux plaisirs des sens ! Ainsi parlait Socrate, mon maître bien-aimé...

— Ah! murmura Diogène avec une fatigue visible, il a pu en dire autant de la ciguë.

— C'est une bonne plante, interrompit soudain une voix railleuse; j'en cultive trois arpents. »

Les deux Cyniques levèrent la tête et aperçurent un grand vieillard au teint hâlé, vêtu d'une peau de chèvre, qui tenait un gros sac de cuir d'une main et un hoyau de l'autre.

« Ah! c'est toi, Timon! s'écrièrent-ils ensemble; comme tu as l'air gai!

— C'est vrai, répondit Timon le Misanthrope, je ris encore de l'air hébété d'Apémante qui vient de m'offrir à déjeuner. En finissant, il m'a dit : « Quel bon repas, Timon, nous avons « fait ensemble! — Oui, ai-je répliqué, j'espère « bien qu'il va t'étouffer! »

— Ah çà! répondit Antisthène, tu ne te réconcilieras donc pas avec le genre humain?

— Timon, ajouta Diogène, veux-tu t'asseoir un instant ici, et nous raconter ta vie que je suis curieux de connaître?

— J'y consens, répondit le Misanthrope,

quoique je sois pressé de porter les débris de viande que j'ai dans ce sac à mes loups de l'Hymette. Du reste, l'histoire de ma vie est courte.

« Je suis né d'Échécratide, dans le bourg de Colyte. J'ai été riche, distingué, religieux, confiant et tendre. J'ai offert aux dieux des hécatombes entières; j'ai encouragé les arts et protégé les faibles. J'ai eu des amis, des maîtresses et des enfants. Mon patrimoine n'a pas résisté. Les amis et les femmes sont partis avec lui. Les enfants étaient morts un peu auparavant. Les dieux ont laissé ces choses se produire. Tout cela m'a fait du chagrin. Alors, en remarquant que ce que je croyais le mal était la loi du monde, j'en ai conclu que c'était le bien. Et encore!... Quoi qu'il en soit, j'ai transformé mon âme; j'ai retourné mes idées comme je retournerai mon manteau quand ce côté-ci sera usé. Et j'ai bien vu que le jugement humain n'avait ni endroit ni envers. Jadis j'admirais la justice, aujourd'hui je suis tenté d'ap-

précier la force ; je respectais le courage, et maintenant je reconnaîtrais volontiers que la lâcheté est un sentiment plus délicat. J'aimais la vie folle des cités, je la trouvais émouvante ; je croyais aux joies pures de l'agriculteur laborieux, je vantais le soleil et la brise des champs. Maintenant je hais les villes, le chaud, le froid, la terre, le travail ; tout, du reste.

« Je suis beaucoup moins malheureux qu'autrefois, parce que le misérable spectacle de la société me procure des satisfactions. Comme je sais goûter les actes de perversité, de bêtise et d'ignorance, j'ai de fréquents sujets de gaieté.

« J'avoue qu'il m'arrive parfois de rencontrer un individu honnête et bon. C'est alors que je suis pris de ces accès de misanthropie qui me font descendre dans le Pirée pour y insulter les étrangers qui débarquent. Heureusement, là, mon humeur change vite. Je vois des mendiants estropiés, des filous, des prostituées. Quelquefois j'assiste à un incendie allumé par vengeance, à une mort subite, à une rixe entre matelots. Un jour même j'ai vu un jeune homme égorger

sa maîtresse par amour et deux portefaix, qui s'interposaient sans motif. Ces petits incidents me permettent d'attendre patiemment l'arrivée des pestes asiatiques, l'éclat des séditions et des guerres générales. »

En prononçant ces derniers mots, Timon s'était levé. Il jeta son sac immonde sur ses épaules, et il s'éloigna en faisant, avec sa lourde pioche de bois, de grands gestes, comme un faucheur.

Diogène restait pensif. Alors Antisthène lui dit d'un air joyeux :

« Ne vois-tu pas que Timon est fou ? Il pense vraiment ce qu'il dit, ce pourvoyeur des loups et des corbeaux. Un jour, il y a bien longtemps de cela, il parla de façon à se faire massacrer par la populace. Rencontrant Alcibiade qui venait d'obtenir un grand succès dans l'assemblée, il alla lui serrer la main avec effusion, en disant : « Courage, mon garçon, je te devrai la « perte des Athéniens. »

III

Après le frugal repas du soir, les deux philosophes, appuyés sur leurs bâtons, avaient coutume de gagner le Céramique et de s'y promener, en silence, sous les branches de myrtes et d'oliviers. Ils rencontraient, au tournant des allées, les hétaïres qui guettaient, de leurs prunelles brillantes, les jeunes gens de la ville, pour fuir devant eux en écrivant dans le sable, avec les clous rangés à cet effet sous leurs brodequins à haute tige : Suis-moi.

Ils regardaient d'un air hautain ces filles folles dont l'amour coûtait trop cher pour eux ; et celles-ci riaient d'un ton moqueur, en voyant apparaître, à la tombée de la nuit, ces grands hommes barbus, vêtus de manteaux troués et qui semblaient muets.

Lorsqu'ils avaient, à leur gré, suffisamment parcouru le bois, ils cherchaient quelque portique pour y passer la nuit. Mais souvent, en attendant le sommeil et comme en proie à une obsession, Antisthène marmottait des phrases inintelligibles sur ce qu'il appelait « l'impétueux commerce des femmes ».

Quand approchait la nouvelle lune, on pouvait remarquer, sur les visages des Cyniques, les indices d'une joie contenue mais forte. En voici la raison :

C'était une chose connue qu'à la première apparition du beau croissant, Hécate, la déesse des carrefours, se promenait dans les rues, accompagnée des âmes des morts et poursuivie par les hurlements des chiens. Aussi les riches, dans le but de se concilier une divinité qui passait pour redoutable, disposaient, sur le chemin qu'elle devait vraisemblablement parcourir, des paniers garnis d'œufs, de miel et de fromages.

Au lendemain, les paniers étaient vides.

Or les deux Cyniques, qui savaient bien pourquoi, voyaient revenir avec un plaisir tou-

jours nouveau l'époque d'une solennité qui leur permettait de faire un solide souper, en parlant de sujets intéressants et divers avec tous les gueux de la ville, amis ou simples connaissances.

Quelquefois Antisthène se montrait d'une humeur joviale et gouailleuse qui plaisait énormément à son élève. Ainsi, un jour, un jeune homme du Pont promit de lui faire un riche présent lorsque son navire chargé de choses salées serait arrivé d'Asie. Antisthène, ayant fait signe à Diogène de prendre sa besace, mena le généreux étranger chez une meunière voisine et lui dit :

« Brave femme, emplis-moi ce sac de farine. Ce jeune homme te paiera quand arrivera son navire chargé de choses salées. »

Cette boutade fit beaucoup rire Diogène, qui déjà mordait avec une joie étrange au fruit amer du scepticisme.

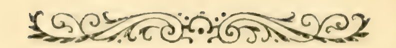
C'est qu'en cinq années il avait appris bien des choses. Il avait perdu ces illusions de jeu-

nesse qui enveloppent le cerveau et le protègent contre les premiers coups de la réalité. Il avait alors trente-deux ans ; il commençait à bien comprendre la vie et il connaissait le caractère des hommes.

Aussi, sans plus tarder, jugeant son maître ennuyeux, hypocrite, méchant et moins savant que lui-même, il chercha un moyen décent de le quitter.

Il ne trouva rien de mieux que de l'accuser publiquement de lui avoir volé trois olives. Antisthène indigné le chassa immédiatement du Cynosarge et, pour se consoler, entreprit un grand ouvrage, dans lequel il parlait successivement de la Gloire, du Chien, de la Musique, d'Hercule, de la Science, de la Procréation des enfants et de l'Amour du vin.





CHAPITRE TROISIÈME

I

Diogène était las de passer les nuits à la belle étoile, de se réveiller avec des douleurs dans la tête et de grands engourdissements. Il écrivit à un de ses anciens amis, qui lui devait beaucoup d'argent, de vouloir bien lui procurer une toute petite maison. L'ancien ami lui répondit qu'il y avait, dans le temple de la Mère des Dieux, un tonneau solide et confortable.

Diogène profita du conseil. Il s'empara du tonneau, défonça une des extrémités, garnit de paille les douves qui étaient un peu dures, et, tout heureux d'avoir un gîte, commença par y dormir vingt-quatre heures de suite, sans se retourner.

Pour premier usage de sa liberté, Diogène entama des relations avec une jeune marchande de dattes phéniciennes. Tous deux aimaient à s'égarer, le soir, sous les ramures du Céramique, où Antisthène ne venait plus. Et ils s'y livraient à des jeux impurs, comme s'ils avaient été réellement mariés. L'intimité dura pendant les mois de Thargélion et de Scirophorion, et se termina d'une manière amicale et naturelle, par suite du dégoût réciproque.

A quelque temps de là, Diogène, ne possédant rien pour son dîner, sinon une grande faim, se rappela qu'il connaissait, dans le quartier du Pirée, un riche marchand de tapis assyrien. Cet homme avait une femme que l'on disait charmante. Il s'appelait Milas, et mettait

son plaisir à recevoir à sa table les parasites lettrés, les diseurs de banalités, les artistes et les philosophes : tous ces gens d'humeur vagabonde qui ne vendent rien et qui sont pauvres.

Diogène alla donc frapper à la porte de Milas qui le reçut d'un air triste et lui dit :

« Ma femme bien-aimée est morte. »

Sur ces entrefaites, un certain Eudoxe, qui était géomètre et astronome, arriva. Milas lui fit également part du funèbre événement. Puis il pria les deux visiteurs de vouloir bien partager son repas.

Ah! que Milas était désolé! Il ne se lassait pas de parler de son malheur.

« Ma femme, murmurait-il, avait de grands yeux bleus, des lèvres minces et roses, des dents éblouissantes. Sa voix était argentine; ses cheveux sentaient bon; ses réflexions, pleines de justesse et de poésie, me charmaient. »

Et Milas faisait d'intimes confidences :

« Si vous saviez comme elle riait follement lorsque je lui disais des choses tendres! Elle acceptait toutes mes fantaisies; elle avait, sous

l'épaule gauche, un joli signe noir. Ma femme était adroite, polie, intelligente. Elle était légère comme la biche d'Artémis. »

Diogène écoutait cela avec une lourde oppression. Eudoxe essaya de consoler le malheureux époux. Il commença par dire que tout le monde était mortel, et, insensiblement, il en vint à causer des événements politiques, de la crise commerciale, du beau temps, de la science géométrique. A ce propos, il rappela l'anecdote de Pythagore immolant une hécatombe, après avoir découvert que le carré de l'hypoténuse du triangle rectangle était égal aux carrés des deux autres côtés.

Enfin l'amphitryon fatigué congédia ses convives. Eudoxe sortit tout content des belles phrases qu'il venait de tourner; mais, pendant longtemps, Diogène conserva un aspect bizarre et chagrin.

Il était amoureux de la femme de Milas, cette inconnue qui était morte.

La malheureuse passion qui brûlait dans le cerveau de Diogène lui donna une fièvre ter-

rible. Il ne prit aucun remède et guérit parfaitement. Alors, pour changer le cours de ses idées et achever de s'instruire, il résolut de parcourir la Grèce. Aussi, bientôt après, ayant placé son tonneau sous la protection de la divinité, se mit-il en route pour Lacédémone. Il emportait sa belle timbale d'argent, et il faisait tournoyer, d'un air capable, son grand bâton qui émerveillait tant Olympiodore, patron des étrangers.

II

Diogène franchit à gué le Céphise, traversa la ville d'Éleusis où l'on se préparait à célébrer des mystères en l'honneur de Perséphoné, et, longeant les falaises, rencontra le port Nisée qu'il tourna dans la ville de Mégare. Arrivé à l'Isthme, il se dirigea vers Mycènes, en laissant

Corinthe à sa droite. Il faillit être englouti dans l'Inachos et dut, pour se remettre, rester quelques jours à Argos, ville consacrée à la déesse Héra. Enfin il atteignit Tégée et pénétra dans la Laconie.

Après ce fatigant voyage, Diogène, poudreux et déchiré par les ronces du chemin, gravissait le mont Menelaïon, lorsqu'il se vit en présence d'une dizaine d'individus à la mine suspecte.

C'étaient des Hilotes qui avaient fui de Sparte à l'époque de la dernière Cryptie et qui, depuis, s'occupaient de trancher le nez des hommes libres, après les avoir détroussés.

Diogène, qui avait une frayeur terrible, se prépara néanmoins à la résistance. Mais le chef des malfaiteurs s'avança vers lui, caressant sa belle barbe blanche, et dit de sa voix la plus tendre :

« Frère, tu es le bienvenu. »

Le Cynique, blessé dans son amour-propre mais épargné dans sa peau, serra cordialement la main du vieux scélérat.

Après avoir dormi pendant deux heures dans

une caverne de la montagne et s'être restauré avec une aile de coq rôti, des figues et du vin doux, Diogène crut devoir, en partant, reconnaître l'hospitalité très convenable qu'il avait reçue, en communiquant à ses nouveaux amis quelques réflexions philosophiques, seule monnaie dont il fût riche.

Il se leva donc et se mit à parler, en marchant de long en large :

« Hilotes voleurs, ne croyez pas que je méprise votre profession. Je me demande seulement si elle est assez lucrative. Car il ne faut pas se poser d'autre question, lorsqu'on songe au choix d'une carrière. En effet, celui qui travaille pour gagner sa vie est forcé, à toute heure du jour, de faire taire sa conscience, à moins qu'il n'en ait pas ; ce qui revient au même.

« Vraiment on ne pourrait, sans reculer d'horreur, examiner l'ensemble des actions d'un homme quelconque dans le miroir de l'équité.

« J'applique d'une manière égale ce que je viens de dire aux agriculteurs, aux montreurs

d'ours, aux sophistes, aux marchands, aux banquiers, aux prêtres, aux patrons de navires, aux médecins, aux Archontes d'Athènes et aux Éphores de Sparte.

« Hilotes, je laisse donc de côté la question morale qui n'a rien à voir en pareille matière, et me plaçant au seul point de vue de votre intérêt, je me sens pris d'une douce pitié. Car, nul de vous ne l'ignore, vous tombez sous le coup des lois faites par les hommes pour être appliquées spécialement à ceux qui ne les acceptent point.

« Il est certain qu'un jour les soldats s'empareront de vos personnes, et vous serez précipités dans le gouffre Barathre. Pourtant, à ce propos, laissez-moi vous dire qu'il ne faut pas envisager la mort comme une chose pénible, et qu'il est bon, surtout dans votre position, de s'y préparer de bonne heure, afin de la recevoir dignement, dans une attitude calme et distraite.

« Mais il me semble remarquer une certaine tristesse sur vos visages et je ne veux pas in-

sister davantage. Qu'il me suffise de vous rappeler que des puissances supérieures veillent sur tous les enfants de la Grèce. Ainsi Poseidon sauve des flots les marins intrépides; Arès garde les guerriers; Aphrodité favorise les femmes qui font l'amour; Pallas, celles qui ne le font pas. Et tandis qu'Héraclès donne la force aux hommes courageux qui massacrent les brigands, le dieu Hermès, que vous adorez, protège les voleurs actifs et intelligents. »

Cependant le soleil déclinait à l'horizon. Diogène s'éloigna d'un pas rapide, pour arriver à Sparte avant la nuit noire. Il descendit vers la plaine où il rencontra l'Eurotas, fleuve qui vient des plateaux d'Arcadie. Il y prit un bain très court, et, rajustant son affreux manteau sur ses épaules, il pénétra dans la « creuse Lacédémone ».

On y observait, depuis quatre cents ans, des lois sévères et sages.

Il fallait partager les récoltes, se servir d'une lourde monnaie de fer, dédaigner les parfums

et les ornements. Les marchands, les orateurs, les devins et les charlatans étaient bannis ; les célibataires, notés d'infamie. On ne pouvait employer, dans la construction des maisons, d'autres instruments que la scie et la cognée. Il était de règle que les jeunes filles parussent à peu près nues dans les cérémonies publiques, afin d'être moins séduisantes. Nul n'avait le droit de payer ses dettes.

Telle était, dans ses parties essentielles, la puissante législation de Lycurgue, citoyen célèbre qui éleva un temple à Pallas Ophthalmitide, en souvenir de l'œil qu'il dut laisser sur la place publique, le jour où il exposa son plan d'une meilleure répartition de la richesse domestique.

Diogène songeait à ces choses, en marchant au hasard dans les rues étroites, bordées par de vilaines maisons très basses. Il atteignit ainsi une place où une partie de la population s'était assemblée pour jouir d'un spectacle assez curieux.

Des jeunes garçons de douze à quinze ans, absolument nus, se plaçaient tour à tour sur l'autel d'Artémis Orthia, où des magistrats intègres les fouettaient jusqu'à l'effusion du sang.

Diogène, très intrigué, voulant connaître le but de cette pieuse cérémonie, s'adressa à une jeune Lacédémonienne qui, fort en peine de voir, se levait à côté de lui, sur la pointe des pieds.

« C'est, répondit cette dernière, la fête des Bomonices. Ceux qui supportent les coups sans se plaindre et sans mourir, reçoivent le titre de Victorieux à l'autel.

— Ah ! très bien ! » fit Diogène ; et désirant remercier son interlocutrice par une réflexion galante, il s'embrouilla dans une longue phrase qui finit par signifier qu'il aurait eu grand plaisir à ce qu'une aussi jolie fille fût un jeune garçon.

Il lui demanda son nom, entendit qu'elle s'appelait Ampélis et en prit poliment congé.

Diogène reprit sa course à travers la ville. Il

vit des guerriers qui revenaient de l'exercice; des gens d'un aspect ordinaire qui causaient entre eux; des esclaves, surveillés par leurs maîtres, qui travaillaient; d'autres qui, n'étant pas surveillés, ne faisaient rien. Il aperçut encore des femmes qui allaitaient leurs enfants; des gamins qui, pour s'amuser, se jetaient de grosses pierres à la tête; des citoyens qui erraient dans un état d'ivresse propre à faire réfléchir les jeunes Hilotes.

Il traversa l'Hippodrome désert et arriva devant le pont d'Héraclès qui menait au Plataniste.

III

Dans cet endroit ombragé d'arbres magnifiques, il y avait une foule considérable, venue pour entendre une conférence du philosophe

Hippias d'Élis, sur la gloire immortelle des grands hommes de Sparte.

Diogène entendit la péroraison du discours :

« Spartiates et Lacédémoniens, j'ai voulu retracer les vertus de vos morts illustres. Peut-être la tâche était-elle au-dessus de mes faibles forces ! Mais, pourtant, je veux croire que l'orateur qui s'inspire d'un si noble sujet ne peut dire que des choses utiles à la mère-patrie.

« Et maintenant j'ai adressé un dernier adieu à ces ombres majestueuses : Lycurgue, Léonidas, Agis, Pausanias, Cléombrote et tant d'autres que nous vénérons. Laissez-moi tourner les yeux vers l'avenir.

« J'aperçois des générations robustes et intelligentes. Elles se transmettent perpétuellement les sévères traditions des ancêtres et leurs grands sentiments qui ont fait de Sparte la reine de la Grèce et le flambeau du monde. »

Des applaudissements effroyables retentirent de toutes parts. Hippias, le front en sueur, le

teint livide et le dos courbé, descendit péniblement du banc qui lui avait servi de tribune et sur lequel les assistants vinrent tour à tour déposer une modeste offrande.

Diogène méditait en regardant la vaste tête d'Hippias. Il pensait qu'autrefois, sous ce crâne luisant où flottaient encore quelques touffes blanches, s'étaient abritées des idées extraordinaires que personne n'applaudissait ni ne comprenait.

Quand la foule se fut retirée, Diogène s'approcha d'Hippias qui mettait sa recette dans un sac, et lui dit en riant :

« Maître, je te salue. Tu viens de faire un admirable discours. »

Hippias leva la tête et répondit, en clignant de l'œil :

« Jeune homme, je crois t'avoir déjà rencontré au Cynosarge. N'es-tu pas disciple de mon ami Antisthène ?

— En effet, maître, je suis Diogène. J'ai été le disciple du vieux Chien. Mais je l'ai quitté depuis un certain temps. »

Hippias reprit :

« Alors tu es content de mon discours. Du reste, j'en suis très satisfait moi-même. Il réussit partout. Je l'ai déjà prononcé quatre ou cinq fois ; il me suffit d'y changer quelques mots. Je célèbre, en Achaïe, la gloire immortelle des grands citoyens d'Ægion ; en Arcadie, celle des grands citoyens de Mégalopolis, et ainsi de suite.

— Ah ! fit Diogène avec déférence, tout à l'heure, tu n'étais donc pas sincère ?

— Fou ! s'écria Hippias, t'imagines-tu donc qu'il soit possible d'oublier les leçons de ces fiers sophistes qui démontraient le pour et le contre et réfutaient l'évidence ? Crois-tu que j'aie été pour rien le disciple de Prodicos qui niait les Dieux ; de Zénon d'Elée qui niait le Temps, l'Espace et le Mouvement ; de Protagoras qui niait la Vérité, les Lois et la Vertu ; de Gorgias de Léontini qui prétendait que rien n'était réel et qui le prouvait ? Non, non ! Mais je suis vieux et pauvre. Il faut que je gagne de l'argent sans trop me fatiguer. Au temps de ma

jeunesse, j'aurais pris plaisir à réfuter immédiatement le discours que tu viens d'entendre ; mais, maintenant, je suis résolu à ne plus dire que la moitié de ce que je pense. Suivant l'occasion, j'affirme ou je nie simplement. Adieu, Diogène. »

Hippias s'en alla. Diogène fut sur le point de courir à sa poursuite pour lui emprunter deux ou trois drachmes ; mais il réfléchit que le vieux philosophe les refuserait, et il aima mieux ne pas s'exposer inutilement à un torrent d'injures.

Il se demanda ce qu'il allait faire, et, ne trouvant rien à se répondre, il s'étendit au pied d'un platane où il ne tarda pas à s'endormir. Il rêva que Sparte était Athènes ; qu'Antisthène était Hippias ; que toutes les villes étaient laides et sales ; que tous les hommes étaient des fripons ; et qu'il avait souvent, au clair de la lune, conduit la jeune Ampélis sous les arbres du Céramique, pour y chercher dans l'herbe les gentils lézards et les scarabées.

Quand Diogène s'éveilla, le soleil débouchait de l'horizon, l'air était frais et pur, la campagne resplendissait. Il jugea qu'il connaissait suffisamment Sparte et sortit de la ville.





CHAPITRE QUATRIÈME

I

Un jour, des gamins, qui se rendaient à l'école buissonnière, aperçurent, discrètement rangé sous le portique d'un temple, le tonneau de Diogène, ce logis trop large mais un peu court, dans lequel le philosophe pénétrait les pieds en avant lorsque le ciel resplendissait d'étoiles, et la tête la première par les nuits pluvieuses.

« Ah ! fit remarquer le plus grand de la bande, voici la niche du chien Diogène. Si nous l'emplissions d'ordures ?

— Non, répliqua vivement le plus petit, il vaut mieux planter, autour, des clous dont la pointe dépassera intérieurement.

— Oui, oui, c'est cela, Miltiade a raison, s'écrièrent en chœur tous les jeunes enfants. Mais qui nous fournira les clous et le marteau ?

— Je m'en charge, » fit d'un air entendu le petit Miltiade en se mettant à courir.

Il alla tout droit chez son oncle qui était constructeur de barques dans le quartier de Phalères et qui l'aimait de tout cœur.

« Mon oncle, lui dit-il encore tout essoufflé, j'aurais bien besoin de clous...

— Allons, répondit celui-ci, tu as envie de te blesser ? »

Mais Miltiade fit semblant de ne pas avoir entendu et s'empara d'énormes pointes de fer.

Ensuite il ajouta :

« Mon oncle, j'aurais aussi bien besoin d'un marteau...

— Je ne t'en confierai plus, répondit le charpentier, car tu as perdu celui que tu avais emporté pour casser des noix dans les champs, lors des dernières Dionysiaques, le jour de la fête Iobachée… Un marteau qui m'avait coûté cinq drachmes!… Non, par Héraclès! je ne t'en confierai plus.

— Oh! mon oncle! supplia l'enfant.

— Non, non, non! Du reste, je ne veux pas que tu te serves de ces dangereux outils. Vois dans quel état je me suis mis la main hier, en heurtant une méchante petite pointe… Et d'ailleurs, qu'est-ce que tu as imaginé de faire? »

Les joues du petit Miltiade étaient devenues rouges comme des pommes d'api, et il ne répondit rien.

Alors l'oncle prit un air sévère :

« Je gage que tu as quelque mauvaise idée en tête? »

L'enfant tenait les yeux baissés et se grattait l'oreille.

— Tu penses construire une boite pour en-

fermer des chats volés aux vieilles femmes?... ou bien tu veux accrocher des chauves-souris, par les ailes, à la porte de quelque usurier? »

Miltiade se borna à remuer la tête, en signe de dénégation; mais, au même moment, il vit que son oncle, fâché pour tout de bon, allait le mettre à la porte. Il fit un effort sur lui-même et dit d'une voix basse et rapide :

« Tu sais, en passant par là-bas, nous avons vu la niche de Diogène. Alors nous avons pensé que ce chien allait bientôt revenir. Alors Évéon a dit qu'il fallait lui faire une farce. Alors moi j'ai dit qu'il fallait garnir le tonneau de clous. En arrangeant bien la paille, le Chien n'apercevra pas les pointes. Et puis, il ne se couche qu'à la nuit. »

Le charpentier avait écouté en souriant :

« Ah! le garnement! fit-il... Tiens, voila un marteau; aies-en bien soin. Fais-moi voir les clous que tu as pris... Oh! mais ils sont beaucoup trop courts et trop gros! »

L'artisan alla vers un casier où il fouilla de sa main rude. Il tria une centaine de clous bien

longs et affilés comme des dents de renard, et, les tendant à l'enfant, il ajouta :

« Prends ceux-là, petit. Ils ne feront pas éclater le bois ; surtout enfonce-les bien droit. »

Miltiade, radieux, partit à toutes jambes. Son oncle le suivit quelque temps du regard ; puis il rentra dans l'atelier où travaillaient deux vieux esclaves dépréciés.

Comme il était de joyeuse humeur, il leur raconta le bon tour qui se préparait ; et son récit fit rire à gorge déployée les deux nègres, ainsi qu'ils riaient autrefois en Éthiopie.

II

Cependant, sur la place au milieu de laquelle s'élevait le temple de Cybèle, le grand Alycon dirigeait les préparatifs.

D'abord, on avait couché le tonneau sur le

flanc; on l'avait roulé le long du portique jusqu'à l'escalier de marbre; mais au bord de la première marche, il s'était échappé des mains qui le tenaient et, par trois bonds, il avait sauté sur le sol en grondant. Là, les enfants lui prirent tout ce qu'il possédait : des croûtes de pain et des petits morceaux de laine qui devaient provenir des trous d'un manteau.

Et tandis que ce grotesque corps de bois enfonçait son large ventre dans le sable, la troupe joyeuse se mit à danser autour de lui, en criant à tue-tête une chanson populaire de l'époque qui n'avait aucun sens.

On aperçut enfin Miltiade qui accourait de toute la vigueur de ses petites jambes. Il arriva vite. Le grand Alvéon, à cheval sur le tonneau, se fit remettre le marteau avec une poignée de clous et commença à frapper d'une manière retentissante.

« Assez! assez! s'exclamèrent tous les gamins, quand il eut planté le dixième clou dans toute la longueur d'une douve.

— Soyez tranquilles, répondit Alvéon avec

autorité, il y en aura partout... même dans le fond. Le Chien aura un beau collier de force. »

Les impatients de la bande poussaient déja le tonneau pour lui faire montrer une nouvelle place où vinssent plonger les dards de fer.

Lycéon, voulant se cramponner, étendit les mains comme s'il cherchait une crinière ; mais ses ongles glissèrent sur les lattes, et le tonneau l'envoya rouler dans le sable, ainsi qu'un bœuf couché dans la prairie jette parmi les herbes, d'un mouvement de sa puissante échine, un jeune chien qui le tourmente.

Lycéon se releva en maugréant, au milieu de bruyants éclats de rire. Car la foule déja s'était assemblée, et les curieux se retrouvaient à ce rendez-vous qu'ils ne s'étaient pas donné. Vraiment on dirait que, dans les villes, les gens oisifs devinent où sont les spectacles, ainsi que les mouches volent d'instinct vers les cadavres et les fleurs.

Les assistants s'intéressaient aux efforts des gamins, et bien que quelques-uns d'entre eux ne comprissent pas nettement ce qui se passait.

néanmoins tout le monde s'amusait réellement.

Évéon, que sa chute et les plaisanteries des autres avaient mis de mauvaise humeur, ne voulut plus s'occuper de rien. Alors un jeune homme, qui s'était arrêté parmi les spectateurs, se chargea d'achever la tâche, et planta les clous d'une manière assez habile pour dessiner, avec leurs têtes, des poignards et des glaives. Cet artiste de bonne volonté se nommait Apelle; c'était un élève du peintre Pamphile, venu de Sicyone pour étudier les chefs-d'œuvre de l'art athénien.

Sur ces entrefaites, l'oncle de Miltiade arriva. Il avait fermé son atelier plus tôt que de coutume, afin de venir un peu voir où les choses en étaient. Il apportait un sac de clous quadrangulaires qu'il avait trouvés dans un coin de sa cave, où il s'était rappelé vaguement les avoir autrefois déposés.

En jouant des coudes, il parvint au premier rang, et, après un rapide examen, il se mit à l'œuvre, lançant à toute volée son marteau

habituel dont il s'était chargé, avec l'air grave d'un vieux charpentier qui se livre aux exercices de sa profession. Quand il eut vidé son sac, il s'accroupit devant l'orifice du tonneau, et là, frappant à l'intérieur de tous les côtés, il enchevêtra les clous, les croisa, les tordit, à gauche, à droite, en haut, en bas, partout où son bras pouvait atteindre.

Lorsqu'il se recula, le tonneau avait perdu son aspect réjouissant et débonnaire. C'était désormais un animal féroce brutalement excité, un monstre fantastique qui ouvrait une large gueule mauvaise, à plusieurs mâchoires armées de mille dents épouvantables.

III

La foule avait grossi lentement, comme en un jour de fête ou d'émeute.

Un grand brouhaha s'élevait de la place envahie. Les curieux qui se pressaient dans les rues adjacentes demandaient ce qui était arrivé, et les bruits les plus contradictoires circulaient dans les groupes.

« C'est un discours, disaient les uns; — c'est un cheval mort, soutenaient les autres; — c'est un sacrilège... — ce sont des singes et des baladins. » Des chiens perdus couraient en tous sens, effarés et muets. Les hommes et les femmes se donnaient des poussées rudes, sans ménagement ni colère. Des enfants, portés dans les bras, criaient.

La foule augmentait sans cesse, avec une forte rumeur. Les exclamations et les appels, lancés à pleins poumons, passaient sur des centaines de têtes, allant au loin, ainsi que des mouettes glissent sur les vagues innombrables, avant l'orage. Des hommes du peuple qui portaient des viandes rouges sur leurs épaules nues, sifflaient, avec deux de leurs doigts, des notes stridentes. Une poussière épaisse s'élevait en brillant, dans le soleil.

Tout à coup, une voix tonna : « A la mer ! » Ce fut une révélation. Cinq ou six mille personnes se mirent à hurler sans trêve, comme si elles fussent venues pour cela : « A la mer !... A la mer !... »

Les curieux de la première heure, les initiés, essayèrent de parlementer. On faillit les mettre en pièces, dans l'élan général. Sur la place, on s'écrasa jusqu'à ce qu'une trouée fût faite. Alors le tonneau, tournant comme une vrille formidablement emmanchée, pénétra dans la cohue. Il traversa des jardins et des places, une suite de quartiers, puis, s'enfonçant dans toute la longueur d'une rue droite, il vint se précipiter dans le Céphise.

La foule s'étendit rapidement sur la rive, curieuse de savoir pourquoi elle avait ainsi crié et couru.

Elle aperçut avec stupeur un tonneau de grandeur ordinaire qui prenait lentement le fil de l'eau, pendant que des énergumènes, longeant

la berge, lui jetaient des pierres qui coulaient bas, sans l'atteindre.

Elle accompagna machinalement cette épave insolite qui s'en allait, avec un petit balancement, jusqu'à l'embouchure du fleuve.

Là, les citoyens d'Athènes, avant de retourner à leurs affaires urgentes, s'arrêtèrent un instant, pour rien, sans même avoir eu l'idée de rire.

Et devant leurs yeux le simple tonneau, tout paisible et débarrassé des hommes, partit sur les flots immenses où passent à tire-d'aile les navires aux voiles blanches et où le ciel se baigne à l'horizon.





CHAPITRE CINQUIÈME

I

CEPENDANT Diogène avait, de son côté, repris le chemin d'Athènes. En s'éloignant du petit bourg de Sellasie, il n'avait plus reconnu sa route et s'était vu contraint de demander quelque renseignement.

Le premier passant qu'il avait consulté s'était empressé de lui indiquer un sentier dans l'est : un second passant s'était contenté de lui mon-

trer du doigt un bois dont le sombre profil se perdait à l'ouest, dans la brume.

Le Cynique, sans remarquer leurs réponses, avait persisté à marcher droit devant lui, à tout hasard. Bien lui en avait pris, car il avait revu Tégée, plus tard la ville d'Argos et Mycènes.

Lorsqu'il rentra dans sa patrie d'adoption, il ne trouva pas que de grands changements s'y fussent accomplis.

Il vint présenter ses devoirs à Antisthène, qui le reçut froidement. Il ne manqua pas de faire visite, vers l'heure du repas, au brave Milas, qui s'était remarié et qui le congédia d'une manière rapide. Enfin Diogène alla voir ses amis Phérécrate et Olympiodore, ainsi qu'un chien de forte taille qu'il connaissait, dans le quartier de Mélitte.

En passant devant la demeure de Platon, il remarqua, sur le vestibule, l'inscription suivante :

« Que nul n'entre ici sans savoir la géométrie. »

Cela fit ricaner Diogène qui méprisait éga-

lement les mathématiques, l'astrologie et la musique. Il demanda à voir le célèbre philosophe : un esclave lui répondit qu'il était alors à Syracuse, auprès du roi Denys. Diogène n'insista pas ; mais il alla conter partout que Platon se faisait entretenir par un tyran.

Aussi, lorsque ce dernier revint de Sicile, un ami commun lui ayant immédiatement révélé les propos de Diogène, il alla se promener dans l'Agora où il vit le Cynique modestement occupé à préparer son repas. Il se pencha à son oreille et lui dit tout bas :

« Si tu avais fait ta cour à Denys, tu ne serais pas réduit à éplucher des herbes...

— Et toi, cria de toutes ses forces Diogène, si tu avais épluché des herbes, tu n'aurais pas fait ta cour à Denys ! »

La foule s'ameuta subitement, et Platon dut s'esquiver, poursuivi par les invectives d'un peuple libre.

Diogène ayant rencontré Apémante, le seul ami de Timon, lui en demanda des nouvelles.

« Hélas ! répondit Apémante, ne sais-tu donc pas que ce gueux est mort ? »

Et, voyant Diogène tout surpris, Apémante continua :

« Figure-toi qu'il y a quinze jours, de petits pâtres qui conduisaient, dès l'aube, leurs brebis sur la pente de l'Hymette, entendirent de grands éclats de rire qui se répercutaient dans la montagne... Les enfants, ayant très peur, s'enfuirent. Pendant quatre jours, on entendit, du pied de l'Hymette, retentir les accents d'une joie sonore qui semblait être celle d'un dieu. Les prêtres ordonnèrent des offrandes et prédirent des événements terribles.

« Enfin le cinquième jour, comme la montagne était redevenue silencieuse, quelques curieux se hasardèrent à la gravir. Ils arrivèrent bientôt devant un châtaignier, au tronc duquel Timon était adossé. Le Misanthrope s'était brisé la jambe droite en tombant de l'arbre, et il était mort, sans doute de fièvre ou peut-être parce que les loups avaient commencé à le manger.

— Voilà un événement bien tragique, dit Diogène : et qu'a-t-on fait du cadavre ? »

Apémante répondit :

« On l'a enterré près de la mer, à Halès ; et on a mis sur sa tombe l'épitaphe qu'il s'était composée : « Passant, ici gît un corps dont tu « n'as pas besoin de connaître le nom. Puisses-« tu avoir une fin misérable ! » Quelques jours après, le terrain du rivage s'est éboulé, et les flots ont entouré le sépulcre, comme pour le rendre inaccessible aux hommes. »

II

Cependant Diogène s'occupa de sa réinstallation. Pour l'indemniser de la perte de sa pauvre demeure, quelques braves gens du Pirée imaginèrent d'ouvrir une souscription, où l'on recevait les dons en argent et en nature.

Les Athéniens se montrèrent généreux. Ils aimaient beaucoup Diogène, tout en étant un peu jaloux de son sort ; car le Cynique vivait insouciant et joyeux, libre d'attaches, sans serviteurs, ni femme ni petits enfants.

Les dons en argent montèrent à huit cents drachmes ; mais, par suite de circonstances, cette somme ne fut jamais remise à Diogène. Les dons en nature furent très nombreux. Il arriva trois peaux d'ours, six manteaux, cent cinquante œufs de poule, une grande tonne d'huile en terre grise et vingt outres couvertes de poils de chèvre, pleines de blé et de haricots.

Pour sa part, Diogène obtint un beau manteau vert, plus la tonne en terre grise que les braves gens du Pirée vidèrent dans leurs bonnes cruches, jusqu'à la dernière goutte, afin d'en faire un logis bien sec.

Alors Diogène, revenu sous le portique de Cybèle, la Grande Mère, fonda brusquement un système de philosophie sans avenir : celui

de la Tranquillité. Était-ce même un système? Voilà bien la première chose dont Diogène ne s'occupa point. Mais il aurait pu sans doute poser solidement son temple sur des principes, le charpenter avec des raisons hautes et le couvrir de quelque majestueuse théorie formant fronton.

Dans son livre intitulé « Mégarique », Théophraste rapportait que Diogène avait pris son idée d'une petite souris qu'il avait vue courir.

Quoi qu'on doive en penser, il y eut un remarquable émoi dans la ville lorsque se répandit cette rumeur : « Diogène ouvre une école où il enseigne une doctrine nouvelle. » Car, ainsi qu'il est dit aux Actes des Apôtres : « Les Athéniens et les étrangers qui demeuraient à Athènes ne passaient tout leur temps qu'à dire et à entendre dire quelque chose de nouveau. »

Aussi Diogène, qui restait pendant les heures de soleil au Pompéion, se vit-il bientôt entouré d'une foule sympathique. Il laissa les gens faire sans rien dire ; et, pendant deux mois entiers,

un monde intelligent et curieux vint se ranger sous les yeux du philosophe qui l'examinait d'un regard circulaire ou n'y prenait garde, se causant à lui-même, dormant, lavant son manteau, faisant sa cuisine ou s'éloignant d'un air grave.

Vers le troisième mois, lorsqu'une centaine de personnes tenaces se trouvèrent assemblées sur la place, Diogène s'assit par terre, croisa lentement ses jambes et prit la parole en ces termes :

« O hommes athéniens, je vais vous enseigner la sagesse.

« Contre votre bonheur, deux ennemis conspirent : d'abord vous-mêmes, ensuite tout le reste. Avec vous-mêmes, le mieux est d'agir comme vous l'entendez. Quant au reste, dans les rapports auxquels vous êtes soumis avec les individus, les lois et les forces naturelles, il faut vous comporter ainsi qu'il vous est possible.

« Maintenant je vous quitte pour aller chercher au bois les champignons nécessaires à mon repas du soir, ô hommes athéniens. »

Diogène se leva et traversa la foule.

Un auditeur, qui le trouvait trop fier, lui cria :

« Je demande moins d'insolence à un homme pendu en effigie.

— Misérable, lui répondit avec calme Diogène, c'est ce qui m'a rendu philosophe. »

Un cabaretier reprit, pour faire l'important :

« Ceux de Sinope t'ont chassé de leur pays.

— C'est vrai, répliqua Diogène ; moi, je les y ai laissés. »

Et, drapé comme un empereur dans son manteau vert d'où sortaient ses grandes jambes nues, il regarda fixement l'auditoire où les uns vociférèrent, où les autres applaudirent : ainsi qu'il y a toujours des gens satisfaits et des mécontents.

De ce jour, Diogène se livra paisiblement à toutes les excentricités, dans la belle Athènes, n'ayant souci ni des mœurs ni du texte des lois.

Il ne s'imposait aucune contrainte et quel-

quefois il se promenait nu, pendant les grandes chaleurs, en faisant des gestes indécents.

Cela ne devait le mener à aucune position sérieuse.

Se trouvant sur un vaisseau qui allait à Égine, il fut pris par des corsaires dont Scirpalos était le chef, et qui exerçaient, au péril de leur vie, ce métier courageux et dur de ravir les biens et la liberté des autres.

Par leurs soins, Diogène fut conduit en Crète, l'île bienheureuse des archers doriens, pour être exposé dans un bazar d'esclaves.

III

Dans la ville de Cnosse, où régna le divin Minos, il existe un grand marché de femmes et d'hommes.

Vers la douzième heure du jour, les mar-

chands, sortant de la voûte qui précède la cour ronde, amènent leurs esclaves et les poussent à la base des colonnes en marbre noir.

Voici, sur le premier rang, les beaux garçons d'Égypte, les eunuques à la peau douce, les bouffons, les filles d'Asie et les joueuses de harpe. On a rangé derrière ces esclaves de luxe, dont les pieds sont blanchis à la craie pour indiquer qu'ils n'ont pas encore servi, des nègres aux cheveux crépus et de lourds athlètes.

Dans le fond, on aperçoit encore quelques individus coiffés d'un bonnet et par suite vendus sans garantie. Ce sont des esclaves âgés ou vicieux : les uns marqués au front du fer rouge ; les autres à l'oreille, d'un coup de rasoir. Et puis des femmes enceintes et des petits enfants.

Déjà les enchères viennent de s'ouvrir et les acheteurs s'empressent autour de la plate-forme, sur laquelle on fait successivement monter les esclaves, pendant que les jeunes fils de famille circulent, en devisant, sous la colonnade.

Le crieur lit, de sa grosse voix, la tablette suspendue au cou de chaque sujet :

« Pyrias — né en Bithynie — n'est pas enclin au vol, ni à la fuite, ni au suicide : — au prix de trois mines.

« Zopyrion — d'origine inconnue — sujet à l'épilepsie — caractère doux : — deux cents drachmes.

« Thratta — femme de vingt-cinq ans — née en Thrace — garantie féconde — bonne prostituée — manquent deux dents — à vendre : sept mines.

« Tibios — Paphlagonien très robuste — connaît la grammaire et la poésie — ivrogne — nage bien — occasion : cinq mines.

« Sacas — joli Mède âgé de seize ans — bien épilé : quinze mines ; — tout châtré : vingt mines. »

Diogène assis sur la marche d'un escalier, soutenant sa tête dans la paume de ses mains, vêtu de son manteau vert dont la brise marine a fortement altéré la couleur, regarde avec intérêt

ce spectacle dégradant et nouveau. Il pense à bien des choses : au beau temps qu'il fait, aux charmes de l'oisiveté, à ses amis d'Athènes.

Comme Platon, comme Antisthène s'amuseraient tout à l'heure s'ils étaient là pour assister à sa vente! Au fait, qu'est-ce qu'il va bien pouvoir coûter? Sans doute moins qu'une vierge, qu'un eunuque, qu'un jardinier, moins que rien : la valeur d'un philosophe. Qui sait cependant? Il pourrait convenir à un amateur, curieux de compléter une collection de philosophes n'ayant pas réussi. Lui Cynique, à côté de l'Érétrien, de l'Olympique ou du Philalète, prendrait rang et serait d'un bon usage pour discuter avec les fournisseurs, amener des courtisanes et chasser les mendiants!

Enfin, voici le tour de Diogène venu. Un de ses maîtres le pousse d'une manière brutale sur le socle des enchères. Le crieur lui arrache son manteau, mettant à nu son buste puissant, ses larges épaules, ses cuisses maigres et musculeuses.

« Que sais-tu faire ? demande un fabricant d'épées.

— Mépriser les hommes pour te servir, » répond Diogène en s'asseyant négligemment sur la pierre.

Mais d'un coup de fouet Scirpalos le fait relever.

« Crieur, reprend le philosophe, appelle ce gros homme qui a sur sa veste une si belle bordure ; il doit avoir besoin d'un maître. »

Et Diogène désigne, en parlant ainsi, Xéniade, célèbre marchand de Corinthe. Celui-ci s'approche en souriant.

« Achète-moi donc, dit Diogène : je t'assure que tu me plais. »

Un rude cultivateur, qui a besoin d'un homme alerte pour tourner un manège, met quelques enchères ; et c'est bien trois mines que doit payer le Corinthien Xéniade pour emmener Diogène dans sa ville.

Ce dernier reprend, avec un mouvement de plaisir, son vêtement et sa besace usée, dans laquelle les pirates n'ont pas soupçonné la pré-

sence d'une timbale d'argent aux profondes ciselures.

L'esclavage est encore ce qu'on a trouvé de plus charitable à offrir aux gueux.

En échange du simulacre de liberté qu'ils perdent, ils acquièrent la certitude d'obtenir une alimentation suffisante, d'être soignés en cas de maladie.

Accouplés pour la reproduction à des créatures saines, ils n'ont pas l'entretien des enfants qu'ils font, ni la charge de leurs vieux parents. Ils peuvent rester crasseux, s'enivrer du vin de Leucade mêlé de plâtre, devenir sourds et se livrer à des actes immondes, sans compromettre leur situation.

IV

Sur le port de Cenchrée, à soixante-dix stades de Corinthe, Xéniade habitait un palais renommé pour ses péristyles et ses vestibules.

Il y vivait des jours heureux, dans une atmosphère tiède, auprès de son épouse Musarie et de ses enfants.

Xéniade était le type parfait de l'homme qui dirige une industrie prospère, jouit d'une bonne santé, possède une famille nombreuse et de beaux appartements.

Le lendemain de son retour de Cnosse, en se promenant seul, à quelque distance de sa demeure presque royale, il aperçut Diogène qui se roulait au soleil, dans le sable chaud de la plage.

Lui ayant fait signe d'approcher :

« Quel est ton nom ? » dit-il.

Le philosophe répondit :

« Diogène de Sinope, Diogène ou simplement Chien. »

Xéniade lui ayant ensuite demandé ce qu'il savait faire, le Cynique ne tarda pas à lui inspirer, par la forme de ses réponses, une haute idée de la vigueur de son esprit.

« J'ai deux fils, lui déclara son maître avec bienveillance, dont je ne puis rien obtenir. Dinias et Charmide sont deux jumeaux de dix-sept ans ; perles d'élégance et de prodigalité, ils n'entendent encore que monter à cheval, dresser les meutes de lévriers et chasser le renard. Veux-tu te charger de compléter l'éducation de mes deux enfants ? Je souhaiterais qu'ils apprissent la science mathématique, les dialectes, la musique, la peinture, les prodiges fabuleux, l'histoire, la thérapeutique et une foule de sciences dont j'ignore les noms. »

Diogène accepta cette proposition.

Dans l'espace de trois ans, il enseigna à ses

élèves l'art de parler peu, de payer les services au juste prix, de ne point prêter d'argent, de partager l'avis des plus forts, et de mentir en principe ; car il est toujours facile, si quelque avantage en résulte, de rétablir la vérité.

Quand ce temps fut accompli, Diogène alla trouver un soir Xéniade, qui était sur le point de s'endormir, et lui dit :

« J'ai fait, pour l'éducation de Dinias et de Charmide, mieux que tu ne m'avais demandé.

— Bon ! murmura le Corinthien en bâillant. Pour récompense, je t'accorde la liberté. Tu peux rester ici, vieillir oisif dans ma demeure, et lorsque tu mourras, on aura soin de ta sépulture. »

Mais le Cynique avait appris à connaître la valeur des promesses et ne s'y attachait point ; il appréciait aussi l'importance des formalités.

Après avoir importuné son maître jusqu'à ce que celui-ci lui eût remis, sur une tablette, l'acte d'affranchissement, Diogène se rendit chez un héraut pour l'inviter à lire cette déclaration, dès le lendemain, dans les temples. Afin d'encou-

rager le fonctionnaire à accomplir ponctuellement son devoir, il lui donna l'assurance, à tout hasard, que Xéniade le récompenserait bien.

Puis il regagna directement l'écurie qu'il habitait, dépouilla la tunique et les chaussures qu'il devait à la générosité de son maître et les posa proprement dans un coin. Ensuite il ouvrit un grand coffre qui contenait la provision des chevaux ; en y fouillant de toute la longueur de son bras, il retrouva son bâton, sa besace, son vieux manteau et sa timbale d'argent. La cachette d'ailleurs était choisie et sûre ; car les cochers de Xéniade, qui, toutes les semaines, faisaient payer à leur maître une pleine fourniture d'avoine, se gardaient bien de vider le récipient jusqu'au fond.

Diogène, ayant repris les insignes de son indépendance, s'éloigna dans la ville.

La nuit était bleue, et les brusques aboiements des chiens traversaient le vaste silence dans toute sa largeur.





CHAPITRE SIXIÈME

I

Dans Corinthe, prévalait le culte de la douce Cypris. Les hommes étaient vigoureux, les femmes belles et les lois indulgentes. Il en résultait beaucoup de volupté.

Quiconque voulait mener à bien son entreprise promettait à la puissante Aphrodité de lui offrir un certain nombre de petites filles qu'on allait acheter un peu partout, dans les familles

pauvres, et qui devenaient en quelque temps d'excellentes hétaïres.

En l'an II de la 103e Olympiade, il n'était bruit, dans toute la Grèce, que d'une Corinthienne nommée Laïs, fille ingénieuse et jolie qui avait déjà satisfait un grand nombre d'amants et ruiné beaucoup d'hommes riches. Aussi était-elle fréquentée par les personnages de distinction.

Elle se montrait vicieuse, ce qui lui valait la sympathie des gens spirituels ; elle était généreuse, et s'était fait ainsi beaucoup d'ennemis.

Un certain Épicrate, poète assez mince, qui avait reçu d'elle un secours d'argent et qui ne le lui avait jamais pardonné, venait de composer une méchante comédie : l'Anti-Laïs.

Un philosophe aimable, Aristippe le Cyrénéen, avait répliqué par une étude intitulée : « Laïs et son miroir », qui avait fait sensation.

L'héroïne de ces ouvrages tenait donc une énorme petite place dans la vie corinthienne.

C'était la frivolité ravissante et détestable qui ennuyait tout le monde, d'une charmante façon.

Vêtue d'une éclatante tunique blanche qui dessinait ses formes, depuis la pointe des seins jusqu'aux talons chaussés d'or, elle passait habituellement ses journées dans l'Amphithalamos, où des lits, dressés en manière d'estrades, offraient une pose douce à ses compagnes qui venaient perpétuellement la visiter et tenir propos sur les ajustements, dépenses, indispositions, rivalités et toutes choses féminines.

Comme la plupart des amoureuses de profession, Laïs était lente à s'éveiller et surtout à s'endormir.

Le soir elle se plaisait à bavarder sur les phénomènes de la vie courante, avec les débauchés étendus sur sa couche, lorsque ceux-ci lui étaient connus.

Une fois, en devisant de la sorte, elle entra en querelle avec un opulent patron de navires phéniciens. C'était un avare toujours préoccupé

de défendre l'intégrité de sa fortune qu'il avait acquise, petit à petit, par un travail opiniâtre.

Laïs, pour la seule joie de l'éblouir, lui racontait les merveilles de son luxe et les dépenses fabuleuses de son train de maison. Mais l'ancien navigateur sentit un danger, ainsi qu'il sentait venir jadis les vents Étésiens. Alors il recourut à des plaisanteries lourdes sur la prodigalité des femmes entretenues, et finit par dire assez insolemment à sa compagne qu'elle s'était toujours livrée par l'appât du gain.

Profondément indignée de ce légitime reproche de vénalité, Laïs résolut de prendre sa revanche avant l'aurore.

Quand l'autre fut plongé dans un profond sommeil, elle appela l'esclave phrygienne qui se tenait toujours à portée de sa voix, et la chargea d'aller quérir, par les rues de Corinthe, le plus misérable vagabond qu'elle apercevrait.

Peu de temps après, quelqu'un était introduit dans un salon de l'hétaïre corinthienne. C'était Diogène, que la jeune négresse avait

trouvé dormant à ciel ouvert pour fêter sa libération.

Il s'avança tranquillement dans la pièce, posant avec plaisir ses pieds nus sur les tapis babyloniens où s'entrelaçaient des fleurs bizarres et des animaux fantastiques.

Il étendit le grand bâton dont il était muni sur une table d'ivoire, au milieu des coupes et des fragiles amphores; il accrocha sa besace à un trépied de bronze et s'assit nonchalamment dans un grand fauteuil qui avait pour bras deux sphinx.

Il regarda entrer Laïs d'un œil qui ne s'étonnait plus et, sans exiger d'explication, la vengea sommairement.

C'est ainsi que Diogène le Chien fit connaissance de la courtisane Laïs.

II

Par un merveilleux concours de circonstances, le Cynique fut bientôt à même d'agir en maître dans cette maison où le hasard l'avait amené.

De fait, Laïs eut un caprice très vif pour lui ; et ce sentiment fit place dans la suite à une solide amitié.

Mais Diogène était un garçon d'une humeur singulière. Sans raisons apparentes, il se lassa de manger le pain d'une prostituée et de finir, en sa compagnie, des nuits commencées par elle avec des gens qu'il méprisait.

« Laïs, dit-il un matin, je vais retourner à Athènes. Il est probable que je n'aurai pas de peine à t'oublier ; mais, en ce moment, je me

rappelle bien toutes les joies que tu m'as fait goûter et je t'en remercie. Je voudrais, en outre, pouvoir te donner de l'argent ; mais j'en suis complètement dépourvu. Du moins, je te prie d'accepter ce petit souvenir... »

Et Diogène tendit sa précieuse timbale d'argent à la jeune femme, qui n'avait pas envie de rire ni de pleurer.

Il s'en alla d'un pas égal et rencontra, près de la porte, le beau chien de garde qui lui fit fête.

Profitant de sa distraction, Diogène lui déroba son écuelle et la jeta lestement dans la besace qu'il portait sur le dos.





CHAPITRE SEPTIÈME

I

Au commencement de l'an 365, Diogène était revenu habiter sous les colonnes du temple de Cybèle.

Ayant repris, chez Xéniade et Laïs, l'habitude du luxe et du bien-être, il adopta deux résidences comme le grand roi Darios.

Dès les premières chaleurs, Diogène partait pour Corinthe, en faisant rouler devant lui sa

vieille tonne en terre grise qu'il lui suffisait d'inonder d'eau pendant les ardeurs de la température pour y trouver la fraîcheur.

Il retournait passer l'hiver à Athènes, où il garnissait sa demeure avec des chiffons moelleux.

C'est alternativement dans ces villes qu'il instruisait ses disciples : Monime, un ancien domestique ; le riche Cratès ; Ménandre, qui admirait Homère ; Hégésée de Sinope ; l'historiographe Anaximène de Lampsaque et Philiscos d'Égine.

Le Cynique vieillit peu à peu, au milieu de cet entourage d'hommes modestes et sans préjugés. Sa longue barbe et ses cheveux blanchirent ; mais il ne cessa pas d'enseigner ses préceptes favoris :

« Les choses et les personnes devaient être communes ; la noblesse et la gloire n'avaient que de vaines apparences.

« Il n'était pas déraisonnable de manger de la chair humaine, ni intéressant de rechercher si les dieux existaient ou non.

« Les femmes avaient des formes déshonnêtes : les orateurs mentaient effrontément.

« Les philosophes Chiens devaient caresser ceux qui leur donnaient quelque chose et aboyer après ceux qui ne leur offraient rien. »

Diogène avait conservé, en outre, des façons particulières de se comporter.

Si on le quittait pendant qu'il parlait encore, il ne laissait pas que d'achever sa phrase.

Lorsqu'il avait envie de rendre publique une pensée, il annonçait une harangue. Souvent les promeneurs continuaient indifféremment leur chemin. Alors Diogène se mettait à chanter quelque complainte lamentable ; et, dès qu'il avait réussi à former un attroupement, il s'en allait en haussant les épaules avec mépris et en disant :

« Pourtant j'aurais parlé juste et j'ai chanté faux. »

Quand on lui rapportait que des gens fats et sans intelligence l'avaient plaisanté, il répondait, après réflexion :

« Je ne m'en tiens pas pour moqué. »

Il déblatérait, d'une voix affaiblie par l'âge, contre les passants, les célibataires, les époux, la fortune, les tireurs d'arc, les fonctions naturelles et le reste.

Il faisait des traits d'esprit :

Voyant, aux thermes, un jeune garçon qui avait la réputation de dérober les vêtements, Diogène lui demanda s'il était venu pour prendre un bain ou simplement des habits. Quelqu'un l'ayant heurté d'une poutre en lui disant, trop tard selon la coutume : « Prends garde ! » il lui donna un coup de son bâton taillé dans un olivier franc, en s'écriant : « Prends garde, toi-même. »

Pour éprouver l'affection d'un ami, il le pria de porter un demi-fromage à une distance de cinquante pas. L'autre, croyant à une pure plaisanterie, se fâcha furieusement ; et Diogène lui dit avec mélancolie :

« Un demi-fromage a rompu notre amitié. »

Le Cynique employa de la sorte trente ans

de sa vie. Il atteignait sa soixante-dix-septième année, lorsqu'il entra en rapport avec Alexandre de Macédoine.

II

Alexandre le Grand, ainsi que les autres hommes, était doué de bons et de mauvais penchants.

A la vérité, il tua son compagnon Clitos dans un repas; mais son désespoir fut tel qu'il renonça, pendant quelques jours, à l'ivrognerie.

Assez dédaigneux des usages, il ne commanda pas de crever les yeux de trois mille barbares qui s'étaient livrés à sa merci, après la bataille du Granique.

Lorsqu'il eut fait mutiler et mettre à mort Callisthène, dont la hardiesse était insupportable, il donna les instructions nécessaires pour

qu'on exposât le corps à la curiosité des gens que ces sortes de spectacles intéressent.

Enfin il perça lui-même d'une sarisse Oxyante fils d'Aboulitès, parce que c'était un mauvais satrape.

Il importe de connaître ces particularités d'un cœur magnanime pour trouver vraisemblable l'anecdote qui suit, bien que les circonstances en aient été popularisées.

En l'an 365, les Grecs, assemblés à l'isthme de Corinthe, venaient de confier à Alexandre les fonctions de généralissime.

Le roi de Macédoine étant venu se promener, vers la tombée du jour, dans le Cranion, suivi d'une foule nombreuse, écoutait, avec un sourire d'encouragement, un projet grandiose que lui exposait l'architecte Stasicrate :

« J'ai trouvé, disait avec feu cet artiste, que tu ressemblais au mont Athos. En y retouchant un peu, j'en ferai ta statue inébranlable. Tu poseras les pieds sur le rivage de la mer ; tu tiendras, dans la main gauche, une ville de

dix mille habitants : et, sous ton bras droit, une urne penchée versera un fleuve dans la plaine. Tu auras pour chevelure des forêts peignées par les vents...

— Quel est cet homme sordide, interrompit Alexandre, qui ne se lève pas à mon approche ?... »

Et il désignait du doigt Diogène, réinstallé de la veille à Corinthe, qui se reposait, dans sa tonne, des fatigues du voyage.

Puis, sans attendre de réponse, le général en chef des Grecs s'avança vers le vieux philosophe qui ouvrit un œil.

« Je suis, dit-il, le grand monarque Alexandre !

— Moi, répliqua l'autre, je suis Diogène le Chien. »

Alexandre avait entendu parler des singularités de son interlocuteur ; il avait même conçu pour lui une certaine sympathie et lui en offrit la preuve.

« Que puis-je faire pour toi ? » demanda le futur conquérant de l'Asie, avec majesté.

Le Cynique s'agitait depuis un instant, dans son tonneau, comme un homme qui ne se trouve pas bien tel qu'il est placé. Quand il fut assez réveillé pour apprécier la cause de son malaise :

« Retire-toi de mon soleil, » répondit-il en montrant l'horizon.

Alexandre, un peu décontenancé d'abord, ne tarda pas à se remettre et à se retirer en déclarant que s'il n'avait pas été Alexandre, il aurait voulu être Diogène.

Au reste, ce propos ne l'engageait pas à grand'-chose.

III

Après cette aventure, le Cynique vécut encore onze ans.

Mais l'extrême vieillesse lui avait donné une

humeur sombre et pénible à supporter. Il ne se décidait plus à parler que lorsqu'il était seul. Il restait chez lui durant des journées entières, immobile et couché sur le ventre.

Il mourut à Corinthe, dans le cours de la première année de la 114e Olympiade; et les causes de sa mort sont diversement rapportées.

Les uns prétendent qu'il succomba à un épanchement de bile, causé par un pied de bœuf cru qu'il avait mangé. D'autres soutiennent qu'il termina son existence en retenant son haleine.

On dit encore que, voulant partager un polype à des chiens, il fut tellement mordu par un de ces animaux à un nerf du talon qu'il en rendit l'âme.

Ses disciples étant venus le voir un matin, selon leur coutume, le trouvèrent enveloppé dans son manteau. Après une longue attente, étonnés de la rigidité de son corps, ils découvrirent leur vieux maître; et le trouvant expiré, ils supposèrent que c'était volontairement, par un désir de sortir de la vie.

Il y eut une dispute entre les disciples pour savoir qui l'ensevelirait ; et même ils en vinrent aux mains, afin de se mettre d'accord.

Enfin Diogène fut enterré près de la porte qui conduisait à l'Isthme.

On mit sur sa tombe un chien en pierre de Paros.



L'ESQUIMAU

A Jean Psichari.



L'ESQUIMAU

CHAPITRE PREMIER

I

U DELA du cercle polaire arctique et du 70e degré de latitude, non loin de l'Alaska, sur la mer Glaciale, se trouve le village d'Irgonok.

L'hiver, c'est un groupe d'une quinzaine d'iglous ou maisons de glace en forme de grosses cloches, où l'on pénètre, en se mettant à plat

ventre, par une étroite ouverture pratiquée au ras du sol.

Pendant dix mois de l'année, une couche de neige, épaisse au moins d'un mètre, couvre toute la région. Dès les premiers jours de novembre et jusqu'à la fin d'avril, un sombre crépuscule s'abat sur les blancheurs éblouissantes de la surface terrestre, et les éteint.

Parmi ces mornes espaces, les ours et les loups rôdent silencieusement, sous des aiguilles de glace plantées dans l'atmosphère par la force du froid.

Au mois de mai, le soleil réapparaît pâle et enveloppé de brumes. Puis il arrive de l'horizon, en excitant son incandescence dans sa marche rapide.

En juillet, un été court éclate. Il brise la mer de glace et renverse les icebergs, avec des fracas grandioses. Une flore vivace perce la neige et la colore. C'est un épanouissement des roses saxifrages sur le violet des anémones et la tête d'or des renoncules. Bientôt le dégel forme d'immenses marais autour des saules nains dont

verdissent les rameaux pendants. L'argile brune se couvre de marguerites des prés.

C'est le moment attendu par les habitants d'Irgonok pour planter, sur les éminences du sol ou bien autour des rochers moussus, leurs appareils de petits pieux taillés dans les arbres rabougris de la côte, et sur lesquels ils font reposer les tentes en peaux de bêtes.

Enfin les vents de septembre reviennent sécher le territoire de leur âpre souffle et préparent la place aux grandes neiges.

II

Il y a quelques années, le prudent Seenteetnar venait d'être élu ordonnateur des chasses et des pêches, juge et médecin d'Irgonok. Il gardait le dépôt des têtes de bois sacrées et pouvait donner aux crânes de loups les vertus protectrices.

C'était un homme dans la vigueur de l'âge, trapu et redouté, que l'une des deux factions de la tribu reconnaissait pour chef.

Car les soixante-douze habitants d'Irgonok ne s'étaient divisés qu'en deux factions.

Les partisans de Seenteetnar s'intitulaient avec orgueil Netchewuks, c'est-à-dire « Phoques au nez en vessie ».

L'autre parti avait accepté la qualification de Netchuk (Phoque commun) dont il avait été gratifié.

La dissension remontait à une époque éloignée et avait déjà engendré plusieurs luttes à poings fermés. Elle reposait sur un motif assez futile en apparence, un principe de droit coutumier.

Les Netchuks voulaient que tout morse capturé appartînt à celui qui s'était donné la peine de le harponner, souvent au péril de sa vie. Les Netchewuks, au contraire, prétendaient en attribuer la propriété à celui que favorisaient les hasards de la trouvaille.

Les Netchuks se recrutaient parmi ceux qui,

n'ayant pas de provisions en réserve, se trouvaient dans la nécessité de se livrer à des chasses perpétuelles, bien qu'elles ne dussent pas souvent leur profiter.

Dès qu'un Netchuk avait réuni un certain amoncellement de subsistances, il se faisait admettre parmi les Netchewuks et se contentait de guetter désormais, au bord de la plage, le gibier rabattu que ses anciens alliés étaient réduits à traquer au large.

Cette haine politique était surexcitée par un souvenir vivace.

Une fois, lors des grandes pêches d'été, un vaste kaïak de bois et de côtes de baleine avait gagné la haute mer, sous le commandement d'Okzenekjenwook, inspirateur des Netchuks. Un deuxième kaïak, dirigé par le prudent Seenteetnar, attendait les résultats de la battue, en longeant le rivage.

Le premier équipage, ayant harponné un morse gigantesque, ne tarda pas à être attaqué à son tour par une troupe de ces braves animaux, ardents à secourir leur compagnon, qui

réussirent à fracasser la barque sous l'effort de leurs mâchoires.

L'équipage de Seenteetnar se garda d'intervenir et contempla le désastre avec une impassibilité satisfaite.

C'est ainsi que de petits faits révèlent les génies variés des espèces.

Okzenekjenwook fut noyé avec tous les siens. Il laissait une femme déjà vieille, Ahlangyah, et un fils, le beau Toogoolor.

III

Au moment où commence ce récit, par une obscure matinée de mars, le prudent Seenteetnar sortait de son iglou, lorsqu'en se relevant il aperçut la sorcière.

Vêtue d'une robe flottante en peau de renard, les cheveux épars ainsi que ceux d'un homme,

elle jetait des sorts avec ses bras décharnés et nus sur la demeure du chef et sur ses attelages couchés dans la neige.

« Ahlangyah, que veux-tu ? » demanda Seenteetnar d'une voix rauque.

Sans répondre, la sorcière murmurait une incantation. Elle se mit à psalmodier des paroles qui n'avaient pas de mesure :

« La barque a creusé un large trou dans la mer : et les Netchuks y sont descendus ;

« Ils rament ensemble sous les eaux et tournent avec vitesse ;

« Ils n'ont pas peur des squales et jamais ils ne se fatiguent,

« Parce qu'ils sont morts.

« Ils dérangent les saumons bleus et les coxesilliks, et ceux-ci remontent à la surface où les Netchewuks les capturent ;

« Mais ils tournent toujours en ramant plus vite, sans avoir besoin de nourriture,

« Parce qu'ils sont morts.

« Ils créent les tourbillons en enroulant les eaux de la mer ;

« C'est pour faire sombrer leurs ennemis, les fils de ceux-ci et les fils des fils ; ils n'ont pas de pitié,

« Parce qu'ils sont morts.

— J'ordonne que tu te taises, sorcière ! » s'écria Seenteetnar en la menaçant avec un crochet aigu.

Ahlangyah fixa sur lui ses yeux rouges, et elle éclata d'un rire lugubre qui fit aboyer les chiens. Puis elle s'enfuit brusquement, en appelant avec frayeur : « Toogoolor !... Toogoolor !... »

Le prudent Seenteetnar, qui attribuait un mauvais présage à toutes les rencontres, rentra chez lui.

IV

En ce temps-là, le beau Toogoolor devait avoir vingt ans. Il n'aurait pu dire lui-même

son âge d'une manière exacte, d'abord parce que les Irgonokois n'ont pas d'état civil, ensuite parce qu'ils ne savent pas compter au delà de dix, n'ayant imaginé d'autres chiffres que les doigts de leurs mains.

Toogoolor n'était pas un chasseur émérite ni un artisan renommé.

Il apportait bien une réelle conscience à tendre des pièges aux jeunes rennes et aux loutres marines : mais, en cas de déconvenue, loin de se lamenter comme ses concitoyens et de formuler des imprécations contre les ruses de ses adversaires, il s'en émerveillait.

C'est que, par une notion intime et confuse, il était sensible aux manifestations de l'intelligence.

Il s'était efforcé, sans succès du reste, d'améliorer la structure des embarcations.

Il inspirait, en outre, des sarcasmes à ses ennemis pour s'être construit une demeure sur le modèle des iglous des ours, qui lui semblaient plus habilement conçus que ceux des Esquimaux.

Toogoolor s'entendait surtout à rouler des idées dans sa tête ronde, et à les exprimer en faisant des gestes. Il était le seul de sa tribu qui eût des rêves, la nuit.

On pense bien qu'avec cette façon de se comporter, il n'assurait guère ses moyens d'existence; mais il recevait quelques secours des Netchuks qui, depuis la mort de son père Okzenekjenwook, reposaient toutes leurs espérances sur son avenir.

Aux appels désespérés de sa mère, Toogoolor s'était avancé dans la direction indiquée par la voix, à travers la brume.

« Qu'est-il arrivé, femme? demanda-t-il.

— C'est une chose grave, répondit Ahlangyah essoufflée; Seenteetnar a voulu me frapper.

— Bon! murmura Toogoolor; je l'enfumerai dans sa retraite, ainsi que son épouse, avec un feu de graisse et de bois vert.

— Bien parlé, Netchuk! » exclama la vieille en montrant ses dents jaunes.

Le beau Toogoolor, après avoir réfléchi, continua :

« J'attendrai, pour suffoquer cette famille, le moment où la petite Ilignik sera sortie. »

La sorcière ne répliqua point. Elle soupçonnait la passion de son fils et n'osait ouvertement la combattre.

Toogoolor et Ilignik s'étaient connus dès leur enfance, et, sans prendre souci de la rivalité de leurs castes, ils avaient continué à se voir en cachette. Ils en étaient venus à concevoir l'un pour l'autre de tendres sentiments.

Quand la température montrait quelque clémence, les jeunes gens se retrouvaient à des rendez-vous discrets et lointains, derrière les vastes icebergs ou sur la pente des glaciers.

C'était pour s'y conter des choses naïves et peu variées.

De peur d'être saisis par le froid, ils s'étaient accoutumés à danser en cadence, sur un rythme qu'ils chantaient. Les mains posées mutuellement sur les épaules, ils se balançaient en sautant de temps à autre, avec de gracieuses pirouettes.

De la sorte, leur amour avait grandi.

V

En rentrant à plat ventre dans son iglou, le prudent Seenteetnar proférait des menaces.

Son épouse préparait, pour le prochain repas, un foie de veau marin accommodé avec des feuilles de saule fermentées. Dans une sorte d'alcôve, assise sur la litière de poils et de varech, la petite Ilignik, avec une aiguille d'ivoire, exécutait un travail de couture, à la lueur de deux lampes d'huile de baleine. Trois enfants nus bataillaient autour d'elle.

« Il faudra, s'écria Seenteetnar, que je fasse respirer de la fumée à cette sorcière! »

Et le chef raconta dans quelle attitude il venait de surprendre Ahlangyah. Il reprit :

« Qui donc me débarrassera de Toogoolor et de sa mère? »

Ilignik se leva en frissonnant.

« Père, dit-elle doucement, je suis votre esclave soumise. Je ne songe pas à défendre les crimes de la vieille Ahlangyah et vous pouvez la traiter d'une façon sévère. Mais si mes supplications ne vous sont pas indifférentes, vous épargnerez en toute circonstance le beau Toogoolor que j'ai choisi pour mon époux. »

Le prudent Seenteetnar regretta subitement d'avoir fait connaître ses pensées; car il voyait bien que sa fille parlait avec résolution. Il fit un effort pour sourire et, sans répondre, regarda fixement Ilignik.

Celle-ci levait, avec angoisse, ses jolis yeux noirs relevés à la chinoise. Son teint cuivré brillait d'une animation extraordinaire, sous sa chevelure de jais nouée en touffe épaisse. Elle portait des bottes mignonnes de cuir de phoque, des bas en fourrure de renne et une petite culotte en peau d'ours. De sa chemise en peau de renard bleu, serrée à la taille par une la-

nière, tombait une queue souple et battant les talons.

Ilignik, ayant mis la main sur son cœur, s'enfonça dans l'ombre de la couche commune et fondit en larmes.





CHAPITRE DEUXIÈME

I

Aux premiers jours d'avril, plusieurs Européens passèrent en traineaux à Irgonok. Leur navire hivernait à une grande distance dans l'ouest.

C'étaient des savants taciturnes et résolus qui, depuis plusieurs années, cherchaient une piste. Ils avaient reçu du gouvernement anglais la mission de secourir une expédition précédem-

ment organisée par le gouvernement russe pour découvrir un détroit qui n'existait pas.

Par cet événement insolite, le village fut mis en émoi.

Les voyageurs, qui avaient le désir de recueillir des renseignements et de se procurer des pièces de conviction, se mirent en mesure d'exciter des convoitises. Ils déballèrent des vêtements de laine, des montres avec leurs chaînes à deux sous, des paquets de tabac, quelques fioles d'eau-de-vie.

Autour d'eux, les Esquimaux, sans distinction d'âge, de sexe ni de conviction, se bousculaient pour obtenir une part des libéralités. Ils apportaient, de leur côté, des boutons de manchette, des morceaux de toile fine, des sextants et des couteaux de poche qu'ils avaient acquis par industrie personnelle ou par héritage. C'étaient des objets dérobés dans les cairns où sont ensevelis tant d'explorateurs des régions arctiques.

Aussi les transactions eurent-elles un marché très animé.

Seul, le beau Toogoolor n'eut rien à proposer en échange, parce qu'il n'avait jamais violé de sépulture.

Il s'approcha néanmoins du groupe formé par les étrangers et les regarda avec avidité.

Ceux-ci, lui voyant les mains vides, crurent qu'il venait mendier et ne lui accordèrent aucune considération.

Après un repos de quelques heures, les Anglais repartirent au galop enragé de leurs chiens.

II

Pendant une semaine, la petite Ilignik ne reparut point. Toogoolor, l'âme en proie aux plus sombres inquiétudes, parcourut les lieux divers où ils s'étaient jusque-là rencontrés, mais partout ses recherches furent infructueuses.

Il songea bien à pénétrer hardiment dans la

demeure de son amante; mais la réflexion lui fit abandonner le projet d'une tentative qui aurait pu exposer cette dernière au courroux paternel. Il n'osa davantage interroger aucun de ses concitoyens, à cause de leur malveillance instinctive pour toutes les questions de sentiment.

Enfin le huitième jour, sans forces et désespéré, Toogoolor se coucha dans son iglou, avec l'intention de ne plus se relever.

La sorcière Ahlangyah, inspirée par la tendresse maternelle, lui tenait des propos consolants. Elle assurait à Toogoolor qu'Ilignik le méprisait, et que cette fille, rusée comme les loups, lui préférait le robuste Adelekok ou Narleyow qui possédait au delà de dix rennes.

A plusieurs reprises, Toogoolor avait soulevé ses paupières et jeté sur la vieille des regards terribles. Celle-ci avait reculé son escabeau en ricanant, comme c'était son habitude lorsqu'elle avait peur.

Ahlangyah, s'étant dirigée vers un garde-manger en cuir, y prit une petite fiole plate qui

contenait de l'eau-de-vie et une assiette de bois couverte de sang gelé. Avec un ton de prière, elle murmura :

« Soutiens, mon enfant, les forces de ton corps ; bois la liqueur des étrangers. Elle donne le courage et chasse les tourments ; elle est plus chaude que l'haleine des jeunes filles et sèche bien les larmes. »

Au moment où la sorcière achevait cette phrase, un léger grattement fit tourner la tête du Netchuk vers l'orifice de l'iglou.

Sous la tenture en peau de phoque soulevée avec précaution, la petite Ilignik apparut. Toogoolor se redressa d'un bond et, saisissant à deux bras la jeune fille confuse, couvrit de baisers son visage sans trouver une parole.

Tout à coup il se rappela que sa mère était présente et, se retournant vers cette dernière, il lui dit d'une voix dure :

« Va-t'en ! »

Comme elle ne bougeait point, il fit un pas vers elle. Alors la vieille Ahlangyah s'enfuit au dehors, en poussant des éclats de rire épouvantés.

Le beau Toogoolor revint vers Ilignik et, l'ayant assise à ses côtés, se mit à lui adresser des reproches sur sa disparition.

La jeune fille s'excusa dans un court récit :

« Les étrangers venus récemment avaient eu la fantaisie de lui acheter ses guêtres. Certes, pour rejoindre son bien-aimé, elle n'aurait pas craint, jambes nues, de parcourir la neige. Mais sa mère l'avait empêchée de sortir avant qu'elle se fût confectionné des chaussures nouvelles. Le temps est long pour préparer une peau, et les fils en nerf de renne sont faciles à rompre. »

Toogoolor avait écouté en hochant la tête, et sa sérénité était revenue.

« Au moins, fit-il, les étrangers t'ont laissé un généreux cadeau ? »

Ilignik sourit d'un air entendu. Elle fouilla dans la poche de sa culotte, et en tira un jeu de cartes qu'elle étala triomphalement.

Toogoolor eut un cri d'admiration.

Ce n'était pas, du reste, un jeu de cartes grossier comme en livre la régie française.

Au lieu des rois aux visages uniformes, in-

cultes et sans expression ; au lieu des reines blafardes, dépourvues de dignité et couronnées sur l'oreille : au lieu des valets à la physionomie ahurie et ingrate, c'étaient des monarques solennels, couverts de velours et de broderies, armés de glaives, rasés de frais ou relevant en crocs leurs moustaches bleues ; c'étaient aussi des dames au teint rose, douées de sourires et de regards variés ; des pages aux cheveux d'or, avec des mines intelligentes, ambitieuses et hardies.

Toogoolor, qui se livrait volontiers aux suppositions, émerveilla de son génie la petite Ilignik.

Il exprima l'avis que ces images d'êtres surnaturels, à deux têtes, représentaient les dieux que les gens du Sud adorent ; et, emporté par sa poésie native, il leur attribua le pouvoir de vaincre la maladie, d'étouffer les remords, de consoler des trahisons et d'apporter la richesse à ceux qui savent se les rendre favorables.

« Quant à l'infortuné que ces dieux ont en haine, reprit-il avec un geste prophétique, ses amis l'abandonnent, son épouse le frappe, sa

demeure s'écroule, ses mains se mettent à trembler et ses yeux se vident... »

Émue par ce tableau sinistre, la petite Ilignik appuya son corps à celui de Toogoolor et pencha sa tête sur la poitrine du jeune homme, dont la voix s'éteignit.

C'était la première fois qu'ils se trouvaient seuls, ensemble, sous un abri sûr et protégé du froid. Envahis par des curiosités instinctives, ils subissaient peu à peu l'attraction des sexes.

Sans échanger de paroles, comme de jolis animaux couverts de poils doux et brillants, ils en vinrent aux caresses licencieuses et aux extrémités de la passion.





CHAPITRE TROISIÈME

I

En juillet, une expédition américaine parvint un soir à Irgonok. Elle était à la recherche des Anglais venus trois mois auparavant à la découverte des Russes, et dont on était depuis deux années sans nouvelles, à la Société Royale Géographique de Londres.

Cette mission se composait d'un capitaine de baleinier, d'un interprete et de quatre hommes d'équipage.

Parmi ces derniers, se distinguait un individu de mœurs irrégulières et du nom de Franck Outlaw.

Tour à tour pharmacien, directeur de banque, écuyer de cirque, gardien de cimetière, chef de train, somnambule et professeur de maintien, cet homme avait en outre trouvé le temps nécessaire pour faire un séjour d'une durée convenable dans chacune des maisons de force que possèdent les trente-huit États de l'Union.

Un jour de misère noire, à New-York, lassé par les tracasseries de la police, il s'était adressé à une Société de bienfaisance qui s'occupait des malfaiteurs sans place jusqu'à leur arrestation. Par les soins des Dames patronnesses, il avait été installé comme cuisinier à bord d'un navire en partance pour la mer Glaciale; et c'est ainsi que sa destinée l'avait conduit à Irgonok.

Avec son esprit actif et fertile en inventions, Outlaw ne pouvait être satisfait de pratiquer les accommodements de grossières salaisons, ni de mettre à bouillir des eaux grasses. Aussi

avait-il cherché le moyen de faire produire à son voyage des résultats lucratifs.

A peine descendu de son chariot, Franck chargea l'interprète d'aller quérir le premier magistrat de la tribu. Quelques instants après, le prudent Seenteetnar arrivait, et un long conciliabule s'ensuivit entre les trois hommes qui s'appliquèrent mutuellement à se tromper d'une manière indigne. Ils ne se séparèrent qu'après avoir convenu d'un rendez-vous pour le lendemain, chez le chef.

Les voyageurs se logèrent ainsi qu'il leur fut possible chez les habitants ; et Seenteetnar rentra dans sa demeure, pour y dormir d'un sommeil agité.

Dès le matin, les négociations reprirent et l'accord se fit aux conditions suivantes :

Seenteetnar s'engageait à fournir un Esquimau adulte et bien portant à Franck Outlaw qui l'emmènerait à sa suite.

En retour, ce dernier récompenserait le concours du chef par l'abandon de trois boîtes de conserves, d'une pipe en terre, d'une gourde

d'eau-de-vie et d'un foulard jaune où se trouvait imprimé le plan de l'exposition de Philadelphie.

L'interprète avait passé sous silence la gourde, qu'il se réservait.

II

Le prudent Seenteetnar était en proie à une vive perplexité. La pensée lui était bien venue de tirer parti de la circonstance pour se défaire du beau Toogoolor, à d'aussi avantageuses conditions. Mais les usages ne lui permettaient pas d'user de violence envers son rival.

Chez les Esquimaux, le droit à la patrie est sacré.

Ces hommes simples ignorent les pratiques de l'ostracisme et du bannissement; jamais un des leurs n'a été condamné à la transportation dans les pays civilisés.

C'est pourquoi Seenteetnar, après une méditation profonde, résolut de recourir à la ruse et d'exploiter la passion amoureuse du Netchuk.

Assisté de ses deux complices, il alla le trouver impudemment.

Très surpris par la visite de son ennemi, Toogoolor entra d'abord dans une colère violente lorsque celui-ci lui en eut expliqué le motif.

Mais le prudent Seenteetnar le calma doucement au moyen de flatteries discrètes et par des allusions au rôle prochain que la destinée politique réservait au jeune homme.

Il lui vanta, malgré son ignorance et avec l'aplomb qui résulte de l'âge, la science mystérieuse des étrangers ; et il ajouta :

« Tu apprendras à leur contact des recettes inconnues, et tu reviendras dans Irgonok avec la puissance et la renommée. »

Toogoolor restait silencieux et grave.

Seenteetnar, encouragé, fit un effort suprême : il dit :

« Je connais ton amour pour Ilignak ; mais

la naissance et des raisons de famille vous séparent à jamais. Pourtant, si tu accomplissais le devoir que je viens de te tracer, j'attendrais ton retour pour la marier et je consentirais à ce qu'elle te choisît pour époux. »

A cette perspective radieuse et lointaine, le petit Esquimau ne put retenir un soupir. Il appuya la paume de ses mains sur ses joues colorées et se laissa choir en gémissant.

Alors Franck Outlaw se prit à l'exhorter avec l'énergie qu'il avait apportée à toutes les entreprises de sa vie. Comme jadis lorsqu'il lançait des affaires véreuses dans le Connecticut, il exposa un boniment superbe et si chaleureux que ses paroles traduites gardaient encore, dans la bouche de l'interprète, une réelle éloquence et une force de persuasion.

Peut-être fit-il pénétrer en cette âme obscurcie par les nuits du pôle, mais avide de connaître et généreuse, une notion vague de l'existence des grandes villes, de la lumière électrique, du système représentatif, des institutions de crédit et de la vaccine.

On n'aurait pu le savoir.

Toujours est-il que les bourreaux penchés sur leur victime en obtinrent un murmure de soumission.

Pour gage solennel de cette promesse confuse, le prudent Seenteetnar se fit remettre le sac d'amulettes avec les trois pierres plates que Toogoolor portait au cou.

Quand il eut été laissé seul, le Netchuk éclata en sanglots pressés et sonores ; et, dans des bégaiements, il criait :

« O ma petite Ilignik!... »

III

Le moment du départ arriva bientôt.

C'était un matin, dans le temps du soleil et des fleurs. La maison de glace de Toogoolor achevait de fondre, et bientôt il ne devait plus rester rien de cet asile de tant d'amour.

Lorsque Franck Outlaw vint remettre à Seenteetnar le prix de ses services, il trouva le chef paisible en compagnie d'Ilignik, dont le visage était inondé de larmes. Toogoolor, qui avait revêtu son plus somptueux costume, la soutenait, prêt à défaillir lui-même.

Franck, dont le génie commercial était toujours en éveil, demanda immédiatement, par gestes, à Seenteetnar de lui céder sa fille; et il lui offrit, en échange, la lorgnette de son capitaine que ce brave officier lui avait confiée.

Les yeux du patriarche brillèrent de convoitise à cette proposition magnifique; mais il réfléchit que cette nouvelle combinaison réunirait les deux amants, et, l'aveuglement des passions netchewukes l'emportant sur les conseils de la raison, il fit un signe de refus.

Les adieux de Toogoolor et d'Ilignik s'effectuèrent dans une douleur tragique; mais cependant chacun d'eux gardait au cœur des souvenirs inaltérables et la flamme de l'espérance.

Les attelages de rennes furent dirigés vers la

côte, dont ils allaient continuer à parcourir les sinuosités.

Une vieille femme, échevelée, les suivait en riant à perdre haleine.

Sa poursuite extravagante dura pendant dix heures; puis, exténuée, elle s'arrêta devant un gouffre béant, au milieu des anfractuosités de la glace.

Elle appela par trois fois : « Okzenekjenwook!... » et, après s'être penchée pour entendre une réponse, elle entra satisfaite dans l'éternelle nuit de la mer.





CHAPITRE QUATRIÈME

I

Le Jardin d'Acclimatation est un parc élégant, situé dans le bois de Boulogne, pourvu d'arbres bien taillés, de cours d'eau et de groupes en plâtre.

Sa désignation lui vient sans doute de ce que les Parisiens y mènent leurs petits enfants pour les acclimater au bruit terrible des concerts en plein vent et aux bousculades de la foule, pendant les grandes chaleurs de l'été.

Dans cet établissement, on apprend à la jeu-

nesse l'art de monter le chameau, l'éléphant et l'autruche, comme si cela pouvait servir dans la suite.

Grâce à des efforts constants, on y réussit assez bien l'élevage des espèces répandues dans nos régions : les cerfs, les chiens, les moutons, les paons, les canards, etc.

Par-ci par-là, dans le Jardin, on voit encore ruminer un bison qui a la vie dure, un vieux kanguroo sauter, ou un maigre lama cracher.

L'idée d'exhiber à l'état captif, dans un léger treillage de laiton, le plus indépendant et le plus singulier des mammifères, c'est-à-dire l'homme, devait nécessairement venir à une administration soucieuse de réaliser tous les progrès et d'accroitre sa prospérité.

Évidemment, le Comité Zoologique pouvait se contenter d'offrir à la curiosité publique des spécimens d'Auvergnats ou de Tourangeaux qui auraient eu, pour le moins, autant de titres à figurer au Jardin d'Acclimatation que les chevres de leurs plateaux ou les gallinacés de leurs plaines.

Si le goût du jour était à des variétés plus rares de l'espèce humaine, il suffirait de promettre aux exposants les deux repas par jour pour faire accourir sur leurs poignets les culs-de-jatte de la cour des Miracles, pour attirer les Landais sur leurs échasses, les crétins du Valais et les albinos d'Afrique.

Mais nous vivons à une époque de science pratique et de civilisation raffinée qui comporte d'autres exigences. Cela fut parfaitement reconnu en conseil ; et, après des recherches actives, on aboutit à un de ces résultats qui déconcertent la critique.

Certain barnum américain venait d'acquérir un Esquimau tout harnaché, au prix de mille dollars. La Société française se fit céder, pour un an, le droit d'exhibition, avec faculté de reproduire le sujet par le dessin ou la photographie.

Au printemps de 18**, une nuée d'affiches jaunes, rouges et blanches venaient s'abattre sur les murs de Paris et de la banlieue.

Elles portaient, au-dessous d'une face d'homme

bestiale, avec des cheveux de noyé, ces simples renseignements :

ESQUIMAU

JARDIN D'ACCLIMATATION.

Bientôt la quatrième page des journaux, l'intérieur des omnibus, les kiosques des boulevards et les tables des cafés recevaient la même vignette, composée avec un art exquis pour inspirer le dégoût, l'horreur et la curiosité.

II

C'est le dernier dimanche du mois de juin que Toogoolor fit son apparition en public.

On l'avait installé dans le plus beau parc, et il avait la jouissance d'une cabane aussi grande que celle du tapir.

La lourde chaleur du soleil le faisait cruellement souffrir, car il avait dû conserver ses fourrures polaires. Le public, toujours en méfiance, n'aurait pas admis qu'on pût être à la fois Esquimau et vêtu de coutil.

Toogoolor se disposait à s'étendre à l'ombre, sur quelques touffes d'herbes, lorsqu'un gardien l'invita, par signes, à marcher autour de son enceinte près de la haie profonde des spectateurs.

Le début de Toogoolor faisait recette. La multiplicité des réclames avait causé, chez les Parisiens, une préoccupation banale ; et même quelques discussions scientifiques avaient été suscitées de la sorte, entre des gens graves qui échangèrent des mots vifs.

Aussi, une marmaille joyeuse, bruyante et pomponnée se faufilait au premier rang, en écrasant sans retenue les pieds des grandes personnes.

Il y avait là des ménages pauvres et des familles riches, des pensionnats de jeunes Anglaises, des militaires avec leurs gants de coton

blanc, des élèves de Sainte-Barbe, des frères de la Doctrine chrétienne, des paralytiques traînés en voiture, etc.

Ce monde tenait des propos variés, imprévus, naturels ou stupéfiants. Les uns soutenaient que les Esquimaux étaient anthropophages et qu'ils se jetaient sur les voyageurs, comme les ours blancs ; d'autres cherchaient des ressemblances entre Toogoolor et les gens qu'ils connaissaient.

On prétendait aussi qu'il ne se laissait approcher que par celui qui lui apportait sa nourriture.

Un de ces farceurs, qui abusent les foules, désignait un marin venu là par hasard, en disant : « Voilà celui qui l'a pris. »

Par-dessus le treillage, un bébé joufflu jetait des morceaux de mie arrachés à son énorme pain de seigle, et ses parents riaient en s'attendrissant.

Enfin un gamin des faubourgs, au moment où le regard morne de Toogoolor croisa le sien, lui cria : « Ça t'épate, mon vieux ! »

Oui, cela l'épatait, effroyablement.

Ainsi, c'était pour exercer cette profession dégradée par la concurrence d'animaux inférieurs, qu'il avait quitté sa patrie et tout ce qu'il aimait!

C'était pour la distraction de ces spectateurs indifférents et impitoyables qu'il s'était confié loyalement à des étrangers sans crédit reconnu dans Irgonok; qu'avec un héroïsme obscur et digne qu'on le méditât, il avait affronté le mystère des locomotives monstrueuses et du steamer qui disparaît sur les océans mobiles!

Les péripéties de cette triste journée suggérèrent au jeune homme des réflexions qui anéantirent presque en son cœur, déjà épuisé par les angoisses de la solitude morale, les rêves d'amour heureux, de grandeur civique et de retour triomphant.

Heureusement, il se coucha, le soir, avec une insolation dont la fièvre divertit un peu ses noires idées.





CHAPITRE CINQUIÈME

I

PENDANT trois mois entiers, Toogoolor intéressa de nombreux visiteurs. Il marchait tout le jour, sans même qu'on le lui enjoignît, avec le pas leste et brusque des fauves qui sont tombés dans un piège. En revanche, il prenait peu d'aliments et dépérissait.

Sa raison s'était considérablement affaiblie ; mais on ne pouvait le soupçonner, car per-

sonne n'était en état de tenir une conversation avec lui.

Toogoolor avait pourtant un ami, son voisin le phoque.

Quand tout le personnel du Jardin d'Acclimatation le croyait endormi, l'Esquimau sortait par la fenêtre de sa cabane, et, escaladant le treillage, il allait trouver cette bête qui était comme lui un Netchuk, un phoque commun, le dernier partisan qui lui restât !

Couchés tous deux à plat ventre sur un tertre de gazon à côté du bassin, ils s'entendaient.

Toogoolor sifflait tout bas à son camarade les airs du pays natal, et contait ses malheurs dans un style sobre. Il demandait conseil.

Le phoque écoutait sans impatience, les pattes croisées, en regardant au clair de lune son interlocuteur avec de gros yeux attentifs et doux.

De la sorte, les nuits s'écoulaient rapidement. Une fois même, Toogoolor fut surpris par une ronde matinale. C'est qu'il avait voulu terminer

au phoque le récit des canailleries de Seenteetnar et lui confier les tendresses d'Ilignik.

Il fut, du reste, réintégré dans son enceinte sans avoir à souffrir de brutalités. Les gardiens étaient bienveillants pour ce pensionnaire dépourvu de tout vice, qui ne donnait pas de coups de tête ni de ruades, et ne mordait personne.

Pour fournir un excellent prétexte à la réclame, Toogoolor fut conduit un soir à l'Opéra. Deux cornacs le firent grimper aux troisièmes galeries et s'assirent à ses côtés. On jouait *le Prophète*.

L'Esquimau n'avait manifesté aucune admiration en présence du grand escalier et de l'éclairage a giorno de la salle. Car ces étages lui paraissaient aussi pénibles que d'autres à gravir, et la lueur du gaz fatiguait douloureusement ses yeux sauvages.

Mais, dès le commencement du spectacle, ses oreilles et ses yeux se tendirent, et il aspira fortement la musique par ses narines dilatées.

Soit qu'il trouvât un sens aux gestes pathé-

tiques des acteurs, soit qu'il interprétât les sons émis par eux avec des voix chaudes et pénétrantes, Toogoolor comprit que les amours de deux jeunes gens étaient contrariées par le chef d'une tribu. Il se passionna pour leur cause et, faisant un retour sur lui-même, il en vint à pleurer.

Peu à peu, devant ses prunelles obscurcies par les larmes, un mirage s'étendit. Au lieu des héroïnes inconnues Bertha et Fidès, il crut apercevoir distinctement la petite Ilignik et la vieille Ahlangyah.

Au décor des patineurs, ce tableau d'un paysage neigeux et glacé grandit encore l'hallucination de Toogoolor. Il se leva, en tendant les bras et en balbutiant avec force des paroles émues dans sa langue bizarre.

Ce fut un scandale, et des protestations forcenées s'élevèrent de toutes parts.

En effet, parmi tant de traditions qui vont se perdant, le peuple a encore le culte du silence au théâtre autant que dans la chambre des morts.

Toogoolor, violemment tiré par ses deux compagnons, les regarda l'un après l'autre avec stupeur et, revenu à la réalité, se rassit paisiblement.

VI

Les chagrins, la fatigue, le changement de climat et les nuits passées dehors auprès du phoque avaient donné au Netchuk le germe de la phtisie pulmonaire.

Cette grave maladie fit, en automne, des progrès rapides. Cependant Toogoolor, par une notion instinctive du devoir professionnel, ne voulut pas suspendre son service.

On put le voir encore, pendant le mois d'octobre, marcher sans trêve dans son enceinte, sur les feuilles jaunies des arbres dénudés.

Les visiteurs se faisaient plus rares de jour

en jour, et les enfants sages tourmentaient leurs mamans pour des distractions nouvelles.

Toogoolor voyait bien que son modeste rôle touchait à sa fin, et il pensait l'avoir tenu honorablement. Selon l'habitude des poitrinaires, il s'abusait sur sa position et renaissait à l'espérance.

Il bâtissait des plans de retour et ne s'inquiétait pas des obstacles. Parfois il reconquérait tant de confiance en l'avenir, qu'il s'abandonnait à un rire silencieux, entrecoupé par une toux sèche.

Il préparait les explications qu'il aurait à fournir là-bas sur l'emploi de son temps d'absence; et, avec une rouerie naïve, il composait des récits mensongers où il accomplissait de grandes choses.

L'image de la petite Ilignik était toujours présente à son esprit.

Il avait arrêté la liste des cadeaux de noce qu'il lui rapporterait.

C'était de la vaisselle, un bahut, deux chaises de paille, l'éléphant et de la pommade.

Il emmènerait aussi le phoque pour ne point laisser de regret derrière lui.

Un matin, ses forces défaillantes ne lui permirent plus de se lever. Toogoolor accepta cette épreuve comme un temps de repos nécessaire, avant son grand voyage.

L'agonie sereine dura quelques jours. A mesure qu'approchait la mort, le jeune homme se fiait davantage à sa destinée.

A l'infirmier qui, sans comprendre, hochait la tête en signe d'approbation, il dépeignait son entrée dans Irgonok en fête. Il entendait des musiques éclatantes au son desquelles dansaient des patineurs netchuks, dans l'illumination d'une aurore boréale.

Enfin, à la tombée de la nuit, il expira en murmurant le nom de sa bien-aimée.

Le lendemain, on enferma soigneusement le beau Toogoolor dans un linceul de grosse toile et on l'ensevelit à proximité d'un lieu consacré.

En le déshabillant, on avait trouvé sur son

cœur, dans une petite poche de la tunique, des marguerites desséchées dont les queues avaient été faufilées adroitement le long d'une carte à jouer. On se perdit en conjectures sur l'origine de ce fétiche, et la presse en parla.

Quelque temps plus tard, le barnum américain écrivit à la Société d'Acclimatation pour régler la succession, et demander qu'on lui expédiât son Esquimau dès qu'il serait empaillé.



ARGILE DE FEMME

A Charles Le Bargy.



ARGILE DE FEMME



Dès que Villevray a eu hérité de son père, il a donné sa démission d'inspecteur des Finances. Lorsqu'il a eu hérité de sa mère, il s'est marié avec la jolie Germaine de Courbières, dans un dépit de celle-ci qui avait été à moins de deux doigts d'épouser Saint-Arc.

Quand Villevray a été installé en ménage,

la première année, il a donné à Germaine un petit garçon ; la deuxième année, il y a ajouté une petite fille. La troisième année, ce fut une fausse couche. Et, maintenant, il ne saurait plus être, entre eux, question de quoi que ce soit qui pourrait renouveler rien de tout cela.

Une des pensées que Villevray exprime le plus fréquemment, s'il se sent en compagnie d'un véritable ami, est ainsi conçue :

« Ah ! mon cher, tu feras bien de ne jamais te marier ! »

Sur ces mots, on le dévisage, malgré soi, d'une façon qui doit lui dire, — trop lui dire : « Voyons, conte-moi ça ? Je ne crains pas les détails ; conte-moi bien comment toute l'affaire t'est arrivée ? » Et l'on remarque comme une énergie dévoyée, dans la réplétion de sa figure poupine, où l'animosité du regard a quelque chose de vaguement sevré.

« Oh ! réplique-t-il avec vivacité, la pauvre petite, je ne lui reproche rien, ce n'est pas sa faute ; sûrement, c'est elle la plus à plaindre. Et Dieu sait si elle fait preuve de courage, de

patience, de bonne humeur!... Mais, tout de même, ce n'est pas de chance pour moi!...

— Quoi donc?

— Eh bien! mon cher, voici plus de deux ans que ma femme passe un total d'environ onze mois et demi sur douze étendue tout du long d'une chaise longue. Elle n'est pas plus tôt rétablie que, crac!... »

Et là-dessus, Villevray vous initie à la mystérieuse infirmité de Mme Villevray, avec les complaisances de langage qu'un vraiment bon garçon a toujours pour les sujets qui l'intéressent exclusivement; mais aussi avec les réticences d'un galant homme parlant d'une maladie de femme, que sa femme a. On ne parvient jamais à tout à fait entendre ce que c'est. Villevray a des chuchotements de seuil de temple. On se représente confusément; on devine ténébreusement. On courbe le front, incapable de rien répondre; on baisse les paupières dans le respect d'un tabernacle, quand la voix de Villevray s'atténue, s'arrête à certains points, oscille et se détourne de ce qu'il

allait lui falloir dire pour que sa phrase eût un sens.

*
* *

Dans le petit salon où vit presque uniformément Germaine, tout est de style Louis XVI, aussi bien que sa charmante tête de vingt-cinq ans. Elle a un peu en désordre la masse blonde de ses cheveux, et le sourire pâle et figé d'une princesse de Lamballe qui, dans l'instant, viendrait d'être décapitée, sans avoir détesté de l'être. Autour de son long siège de plumes et de soie, sont des meubles dorés, une atmosphère douce, où les médaillons en porcelaine de Sèvres s'enchâssent dans le bois de rose.

Ses parents, ses amies, les amis de son mari et les siens lui font une société permanente, une compagnie de tous les jours. Parmi cet

entourage composé de jeunesse aimable et de sympathie frivole, Germaine écoute et cause, avec cette nuance, dans sa pâleur tendre, de paraître toujours avoir l'âme ailleurs. Elle est d'un autre temps que la visite qui lui arrive, d'une autre race, et surtout d'un autre *lieu*, inconnu, que, certes, je soupçonne, et dont je communiquerai peut-être l'intuition au lecteur, sans que personne puisse rien préciser ni affirmer.

Et pourtant, lorsque tous ses visiteurs se taisent et se confondent ensemble, à sentir leur vie si différente de sa perpétuelle convalescence, c'est elle qui fournit l'aliment à la conversation, montrant par là un peu de ce qui est emmagasiné dans son cœur. Elle lance en l'air quelque idée d'existence satisfaite, de bonheur sans envie, comme une miette à des oiseaux ; et tout ce monde léger qui l'environne se manifeste aussitôt, semble sortir d'un feuillage alentour, se précipite en piaillant sur le mot jeté, puis se renvole dans le silence. Et Germaine les a considérés être ainsi, avec une mine de s'en

amuser, de se savoir, quant à elle, bien maîtresse de son sort et de se tenir sur l'autre côté de la grille de cette volière.



Tantôt il y a six semaines, tantôt deux mois, deux mois et demi, que la jeune femme est condamnée au repos absolu, quand vient la permission de marcher un peu, d'aller et venir, de sortir enfin. D'abord sa mère la promène en voiture. Ensuite, c'est elle-même qui promène ainsi sa petite fille et son petit garçon.

Vers le quatrième ou le cinquième jour, se portant de mieux en mieux, elle se risque, seule, avec la résolution d'une femme qui n'a pu, depuis si longtemps, faire aucune de ses courses, parmi lesquelles il faut vraisemblable-

ment qu'il s'en trouve dont elle ne puisse charger personne de s'acquitter pour elle.

Et au lendemain de cette imprudence, tandis que Villevray recommence à se désespérer, Germaine est réduite à reprendre sa continuelle attitude sédentaire, où elle s'allonge avec son blanc et grand sourire de princesse héroïque, qui, pour bien des nouvelles semaines encore, ira s'amincissant et se rétrécissant sur ses lèvres songeuses.



« Ah çà! s'exclame en jurant Villevray, est-ce qu'on ne se décidera pas bientôt à fermer ces abominables magasins de nouveautés, où ces sacrées femmes ont la rage d'aller faire le pied de grue? »

A l'interrogatoire très net que lui a infligé une fois le médecin de la maison, il a riposté avec non moins de netteté qu'il savait trop le genre d'égards qu'il devait spécialement à la santé de sa femme, pour y avoir jamais manqué. Et, à la suite de cette ânerie, il n'a plus voulu consulter que des sommités médicales.

Germaine a été envoyée à Luxeuil, à Plombières, à Salies de Béarn. Au retour de chacune de ces cures, elle a débarqué chez elle si vaillante, si alerte, que sur le teint fleuri et illuminé de sa femme Villevray croyait déjà voir se préparer un anniversaire de ses anciennes fêtes maritales.

Et chaque fois, après quelques jours, la rechute est survenue, à la veille des célébrations projetées, après quelque sortie sur l'opportunité et la nature de laquelle Mme Villevray s'explique peu, comme par une crainte d'être grondée pour n'avoir pas été tout à fait raisonnable, ni assez soigneuse d'elle-même, ni seulement mesurée.

« Il y a certainement quelque chose à Paris

qui ne lui va pas, » observe son mari dans une lamentation ingénue.

Il se garderait d'attrister par des récriminations, hélas! vaines, le calme sourire dont elle l'implore, et le regard qui lui brille, tout ravivé par un dernier reflet de l'ange de fatalité qui vient encore de passer sur elle.



C'est ainsi que, reconnaissante à la vie des courtes heures de relevailles qu'elle en reçoit, patiente, résignée dans ses limbes, Germaine, avec les souplesses alanguies de son corps de sphinx, pose une perpétuelle énigme à ceux mêmes qui croient pourtant la comprendre, — et surtout à ceux-là.

Et tout désireux que l'on puisse être de voir se rétablir cette étrange et gracieuse créature.

— qui, si elle a causé jamais un mal, ne l'a réellement causé qu'à elle-même, — on n'ose cependant en former simplement et bonnement le vœu. Il émane de sa personne une secrète inspiration de sentir que la guérison, pour elle, devrait peut-être mieux s'appeler trahison ; et que la maladie, en la quittant, serait une sorte d'infidèle.



UNE

SCÈNE DE COLLÈGE

A Jules Renard.



UNE SCÈNE DE COLLÈGE

I

« Son compte, je le lui réglerai pendant une récréation de midi, avant les congés de Noël!... »

Qui des deux avait, le premier, proféré cette menace? Était-ce Grutch qui s'était ainsi exprimé à l'égard de Bonchon? ou bien Bonchon à l'égard de Grutch? Le propos, d'ail-

leurs, fut-il seulement tenu à l'origine par celui-ci ou par celui-là ? Quel témoin en aurait-on pu citer?...

A coup sûr, aucun des élèves les plus notoirement connus au collège de Boulogne pour ne rêver que plaies et bosses, et toujours rôder à l'affût des querelles qui prenaient l'essor. Aucun. Ni l'intraitable coterie des frères Bléhan I, Bléhan II et Bléhan III, de la rue Neuve-Chaussée ; ni le gros nègre Jean, d'Haïti, qui gloussait plutôt qu'il ne parlait à travers l'obliquité de ses dents et qui mendiait sans cesse leurs bouts de *suque d'oze* à ses camarades ; ni le fils du médecin de Desvres, qu'on appelait P'tit Roux à cause de ses cheveux ; ni le petit Irlandais O'Skill, à tête de mort, rageur jusqu'à se jeter en des crises d'épilepsie ; ni même Lazareff ou plus simplement Azor, le juif polonais de dix-neuf ans, dont le correspondant refusait d'acquitter les frais d'entretien, et que l'administration gardait en gage, bien qu'Azor fumât partout : au dortoir et dans certain endroit de solitude spéciale, et encore en pleine

étude, une fois, derrière son pupitre levé, à la barbe du père chose, machin... Un fichu nom aussi, ce professeur-là !

Du moins, l'annonce de ce défi, dont personne ne se prétendait le héraut régulier, se propagea parmi toutes les classes avec une extraordinaire célérité.

Entre les quatre murs des diverses salles où les répliques scolaires avaient seules le droit de retentir à la suite des interrogations des maîtres, la nouvelle toute chaude fit éclore mille chuchotements qui remplacèrent avec une impudence égale le bourdonnement des mouches tuées depuis longtemps par les rigueurs de la saison. Dans les locaux du Moyen Collège, notamment, l'émoi prit une proportion de véritable délire.

Il en résulta, çà et là, plusieurs pensums généraux et des privations de sortie en nombre inaccoutumé.

II

Bonchon, dont la seizième année était juste révolue, appartenait à une excellente famille de la ville, que le commerce héréditaire des combustibles avait avaricieusement conduite à l'aisance. Lui-même, par un curieux phénomène d'atavisme, présentait en quelque sorte l'aspect d'un sac de charbon, avec ses vêtements de tons si foncés, avec sa crinière noire et ses mains perpétuellement sales, avec sa figure assombrie sous la végétation naissante de poils très bruns et sous l'épaisseur des sourcils qui ombraient ses regards déjà ténébreux. Grâce à une veste trop ancienne, qui sanglait le buste en y multipliant des bosses, et un ample pantalon, prématurément transmis par quelque frère aîné,

la tournure de Bonchon était aussi large à la base des pieds qu'au sommet des épaules. Un foulard graisseux et fripé semblait fermer son corps en étranglant l'encolure dépourvue de tout linge.

Bonchon était un très bon garçon ; et, d'ailleurs, Grutch, de quelques mois plus jeune, le valait bien sous tous les rapports du caractère.

Celui-ci, originaire de Folkestone, traversait la Manche deux fois par an, depuis sa prime enfance, pour aller embrasser sa mère et rentrer en pension une semaine après. De la meilleure foi du monde, il répondait : « Du diable, si je le sais ! » lorsqu'on le questionnait sur la profession des siens. Tantôt il paraissait croire que son père était mort ; et tantôt il exprimait l'espoir d'être autorisé, vers l'époque de sa majorité, à le rejoindre aux Indes.

Grutch, grand et maigre, portait des culottes courtes d'où s'échappaient ses jambes nerveuses dans leurs bas de laine rouge. Il avait un immense col, rabattu et empesé. De cette ouverture jaillissait la tige mince, longue et mobile

au bout de laquelle son museau de rongeur était monté. Le front de Grutch fuyait et chaque autre partie de son visage se dirigeait en s'amincissant vers l'extrémité de son nez pointu. Sa chevelure fine, frisée, était blonde, oh ! mais blonde !... Et la vertu colorante d'un bleu tendre se manifestait dans ses yeux telle qu'elle en irisait l'entière surface. Toutefois, les cils du jeune étranger étaient d'une soie très blanche, et ses paupières avaient cette transparence de peau que possèdent les tout petits cochons.

III

D'où provenait le différend entre Bonchon et Grutch ? Ou plutôt d'où ne serait-il pas provenu ?

Grutch était Anglais ; et Bonchon, Français. Le premier était *en* lettres ; et le deuxième, *en*

sciences. Le sergent à la gymnastique, c'était Grutch. Mais qui était préposé, par la confiance du Principal, au maniement de la cloche pour carillonner les divers appels? Bonchon!

Évidemment Grutch comptait comme le chef des coureurs aux barres, et constamment Bonchon devenait son prisonnier. Oui! mais ce dernier jouissait des fonctions honorifiques qui consistent à reporter au net les listes des mises en retenue pour la promenade du jeudi. Et si, par hasard, Bonchon s'avisait d'omettre un nom dans sa copie, on peut hardiment jurer que ce n'était jamais celui de Grutch.

Et puis, quoi? Eh bien, Grutch était Grutch; et Bonchon, Bonchon. On voit donc bien qu'il fallait que cette affaire fût tirée au clair, pendant une récréation de midi, avant les vacances de Noël.

IV

... Quand l'heure de se divertir fut arrivée, à la fin de la matinée où la grande nouvelle s'était répandue, aucun des jeux ordinaires ne fut entrepris : ni le cheval-fondu, ni saute-mouton, ni foot-ball!...

La foule des élèves observait curieusement les champions. On s'entretenait d'eux, à voix basse, sans les interpeller. Ceux-ci ne parurent point prendre garde à ces façons. Ils persistèrent à errer négligemment parmi les groupes, engageant la conversation sur des sujets indifférents, comme si de rien n'était.

Et le délai de repos s'acheva ainsi, dans un désappointement universel, sans le moindre incident.

... A midi, le lendemain, l'anxiété du public

se traduisit par le même désœuvrement symptomatique. Et l'attitude respective des personnalités en cause ne se modifia pas davantage.

Cette situation pouvait-elle durer? Non! Alors le remède indiqué était d'avertir charitablement les intéressés. Bon! O'Skill se chargea d'agir avec énergie à l'égard du représentant de l'île-sœur; et les trois frères Bléhan furent délégués auprès de leur concitoyen boulonnais, pour lui déclarer ce qu'on attendait de lui.

Dans le premier tête-à-tête aussi bien que dans le second rassemblement, on débattit longtemps avec l'éloquence des mots et celle des gestes. La discussion ne se termina, de part et d'autre, que sur les réclamations prématurées et fébriles des spectateurs. Dès qu'ils revinrent en arrière, Bléhan II et Bléhan III furent très entourés. Pour O'Skill et Bléhan I, retirés ensemble intraitablement à l'écart, ils se communiquaient des appréciations cordiales mais sérieuses, à en juger par leurs mines.

Sur ces entrefaites, Bonchon et Grutch avaient commencé à se promener, en sens inverse, sui-

vant toute l'étendue de la cour. Contemplant avec fixité leur ligne de bitume parallèle, ils ne distribuaient aucun regard ni entre eux ni de quelque côté que ce fût. Bonchon allait, les mains plaquées sur les poches de ses chausses comme s'il eût craint de laisser fuir par ces fentes un des morceaux de charbon dont il semblait bâti. De temps en temps, Grutch s'occupait très gravement à parcourir une série d'espaces à pieds joints, par des bonds saccadés de kanguroo, en remuant sa tête minuscule qui reniflait la brise...

Ah çà! dans un pareil moment, à quoi songeaient donc Bonchon et Grutch?... Si, du moins, ils eussent échangé quelques invectives ou contracté leurs traits par une expression d'hostilité mutuelle, la galerie eût peut-être prouvé plus indulgemment sa patience... Mais nul signe précurseur de bonnes dispositions, ni chez Grutch ni chez Bonchon! Sans le moins du monde réussir à les échauffer, les ardents rayons de quatre-vingt-six paires de prunelles convergeaient vers eux!...

A la longue, des attroupements, dont quelque énergumène était le centre, se formèrent aux quatre coins de la cour. Les plus surexcités étaient Azor et Jean. Pour écouter tour à tour ces brillants péroreurs, les *petits* franchissaient la distance dans un galop diagonal. Le Haïtien avait mis à nu son bras noir pour y indiquer la place où l'avait mordu jadis un chien de Port-au-Prince « g'and comme un lion » ; et afin de mieux faire comprendre comment il avait terrassé ce fauve domestique, Jean se démenait dans une espèce de bamboula dont l'énergie stupéfiait son entourage. De son côté, le Polonais décrivait l'héroïque contenance qu'un de ses oncles avait su opposer aux violences d'un seigneur lithuanien ; et il faisait le simulacre de se décocher à lui-même cent coups de poing dans la face sans y laisser tressaillir un muscle ni même cligner.

... Tout à coup, le Principal apparut sur le perron de son cabinet ; et, par des gestes sévères et démonstratifs, il rappela à la réalité Bonchon qui se précipita sur la corde de la

cloche, en s'efforçant de racheter son inexactitude par sa vigueur.

Cette fois, tout le personnel des élèves murmurait en réintégrant les salles de travail...

V

... Et cette inaction décevante continua pendant près d'une semaine.

A midi, s'interdire les jeux quotidiens, séjourner dans l'atmosphère gelée, sans autre mouvement que celui de battre la semelle, vous l'avouerez, c'était intolérable.

Les moyens suprêmes furent résolus.

Au nom de l'honneur national, les Boulonnais conjurèrent Bonchon de se décider. P'tit Roux alla même jusqu'à offrir sa suppléance pour la lice. Mais, s'apercevant que sa propo-

sition était sérieusement examinée par quelques uns, il ajouta :

« Bien sûr, si je n'avais pas cette sacrée écharde au doigt du milieu !... »

Sous l'enseigne adverse, les neuf pensionnaires anglais relancèrent Grutch, par l'organe du grêle O'Skill, qui s'évertua à rendre engageant l'aspect rigide de son teint d'ivoire.

Azor et Jean profitèrent de ce que leur naissance exotique les dégageait des réserves du patriotisme, en adoptant l'excellente voie des injures. Ils glissèrent successivement dans l'oreille de Bonchon et de Grutch, que l'un était lâche comme tous les Français et l'autre comme tous les Anglais.

Ce dernier procédé réussit. Bonchon et Grutch répétèrent, presque simultanément, la phrase populaire dans le collège :

« Soit! Le compte sera liquidé avant les congés de Noël !... »

Au reste, c'était peut-être la première fois qu'ils la prononçaient. Quoi qu'il en soit, le soupir de soulagement fut général.

« Mais quand ça?... Il n'y a plus que trois jours!...

— Eh bien, demain!...

— Pourquoi pas aujourd'hui?... »

Sans accord préalable, instinctivement, Grutch riposta : « No! » et Bonchon fit : « Non! »

« Allons, pour demain! » concédèrent Azor, Jean, P'tit Roux, O'Skill, les frères Bléhan et leurs soixante-dix-neuf collègues des Grande et Moyenne Cours réunies.

Mais, comme par un fait exprès, le lendemain, à midi, le terrain du combat était tellement couvert de neige, qu'on interdit aux élèves de sortir. Des clameurs indignées ébranlèrent les cloisons des études. On renversait les bancs. Les parquets tremblaient sous la houle des piétinements.

Le nègre Jean, dont le dos frileux se dressait contre le poêle, conseilla de disposer un emplacement convenable au milieu de la pièce. Le juif Azor, dont le balai s'était si souvent escrimé à Wilna devant le seuil du cabaret de son oncle, se faisait fort de déblayer, dehors, un champ clos, en cinq minutes...

« Bonchon et Grutch, insinuait-il, s'y rendront seuls : et nous pourrons tous regarder à travers les vitres, en nous alignant par rangs de taille... »

Les pions eux-mêmes, mis au courant de la question, sans opiner précisément, hochaient la tête avec bienveillance, lorsqu'on affirmait qu'il valait mieux en finir tout de suite une bonne fois.

Mais la discussion entre ces systèmes contraires, discussion maladroite s'il en fut, épuisa le laps de temps du loisir.

... Enfin, Dieu merci ! vingt-quatre heures plus tard le dénouement de l'affaire devait arriver !

Les assistants forment une double haie. A chaque bout de l'allée ainsi tracée, chaque adversaire, après l'invitation de ses tenanciers, s'avance, derrière le rempart de ses bras, à la rencontre de l'autre. C'est la volonté de l'orgueil qui manifestement les dirige, malgré la voix de la nature.

Les bras rouges de Grutch s'agitent en de raides

enjambées. Bonchon se rapproche plus lentement du but ; et, tandis qu'il se dandine d'un soulier sur l'autre, son impulsion ressemble à celle dont un sac debout et lourd serait mû par un homme de peine.

Bientôt ils se trouvent face à face, muets, effarés comme s'ils cherchaient en vain à comprendre quelque chose de terrible. Un silence mortel règne autour d'eux.

Soudain Bonchon recule d'un pas, Grutch avance d'autant. Bonchon met en mouvement ses bras comme s'il dévidait un écheveau. A son tour, Grutch recule, et Bonchon avance. Lestement Grutch lui darde un talon, puis l'autre, puis l'un, puis l'autre, sur les orteils, et encore, encore, encore !... Bonchon, qui bat en retraite du plus vite que lui permet sa corpulence, commet la faute d'égarer son attention sur la région attaquée. A cette seconde, Grutch l'appréhende de la main gauche par le gilet, et lui imprime en longueur sur le nez quatre phalanges d'une main droite qui sont dures comme des crans de fer.

« Hourra! Hip, hip, hourra! » entonnent O'Skill et plusieurs voix joyeuses.

Cet enthousiasme grise le jeune Anglais. Sous le choc, Bonchon a été ébranlé. Tout étourdi, il éternue; son front dodeline, ses narines saignent. Son ennemi, qui a hâte d'en terminer, se rue, le buste ployé, la pointe du crâne en avant...

« Gare, Bonchon! » a clamé P'tit Roux.

A l'instant où Grutch va l'aborder, Bonchon pivote en faisant un collet de l'ouverture d'un de ses coudes, qu'il referme aussitôt que le gibier s'est pris, aveuglément, dans le piège... Les jambes et les bras de Grutch sillonnent éperdument le vide derrière Bonchon qui serre, qui serre, qui serre...

Oh! les yeux de Grutch, alors! Leur désespoir jette un éclair bleu, vite éteint par deux larmes; ses paupières roses se convulsent; et il pousse un cri si inhumain et si perçant, qu'on jurerait entendre un petit goret imprudemment engagé entre les barreaux d'une palissade.

Mais voilà que le bras libre de Bonchon se

met à tourner comme une aile de moulin sous la tempête subite, et qu'à chaque tour son poing s'accroche dans une saillie ou un creux de la figure de Grutch.

Des bravos assourdissants éclatent :

« Hardi, Bonchon ! Hardi, Bonchon ! »

Le nègre Jean écume, et de ses lèvres blanches s'échappe un gloussement dont les loups auraient peur. Azor trépigne, en suggérant avec insistance :

« Attention au Principal !... »

Des interpellations ironiques se détournent jusque vers la petite phalange anglaise où O'Skill et ses compatriotes, très loyalement d'ailleurs, marmottent :

« Well ! All right ! Go on !... »

Et, à des intervalles très courts, apparaît au-dessus de l'assistance, comme une balle élastique, la frimousse ronde de Bléhan III qui, trop petit pour rien voir du second plan, saute sur place. Et sa bouche, sa mignonne bouche de premier communiant, vocifère plus haut que toutes :

« Hardi, Bonchon! Hardi, Bonchon!... »

... Combien de minutes se sont écoulées?... Grutch est enfin lâché. Il trébuche, si penché vers la terre que tout le monde tressaille quand, par un soubresaut d'une prodigieuse détente, il se redresse pour se rabattre à la renverse.

Les surveillants, assistés d'Azor et d'O'Skill, transportent dans la loge du concierge, qui se récrie, la victime inanimée.

Déjà Bonchon, sans mot dire, les manches retroussées, se rince le visage à la fontaine. Entre ses semelles, un ruisseau court sanguinolent...

Bléhan I, Bléhan II, Bléhan III, P'tit Roux, l'assaillent de demandes :

« Ça te cuit-il fort, Bonchon? — Bonchon, que ta flanelle est tachée! — Tu perds ta cravate!... Tiens, là, Bonchon, tous tes boutons qui déboulinent!...

— C'est surtout la pointe des pieds, » grommelle seulement le vainqueur.

... Un quart d'heure plus tard, Grutch réapparaît, fort congestionné, en tête du cortège

qui l'a emporté. Sa démarche est mal assurée. Néanmoins, il se dirige droit vers Bonchon qui, inquiet, se rétablit sur la défensive. Mais Grutch tend aussitôt une main cordiale, dans laquelle Bonchon s'empresse d'apposer ses doigts humides et froids... Ensuite, Bonchon ouvre de nouveau la boucle de son coude gauche et il y insère le poignet de Grutch, dans la place même de l'étau qui venait de servir au vaillant martelage.

Puis ce singulier attelage se met en branle. L'un sautillant comme un kanguroo blessé; l'autre oscillant, dégrafé, et semant le sol de petits lambeaux de drap, comme perd ses substances un sac crevé qu'on déplace...

Et tous les deux, érigeant leurs faces tuméfiées, très fiers, très amis, ils parcourent vingt-cinq fois le circuit de la cour, bras dessus bras dessous, salués au passage par cet incessant tonnerre d'applaudissements dont leur lutte a d'abord déchaîné l'orage.

KRAB

A Léon Daudet.



KRAB

Il ne s'était rendu sympathique à personne, durant le temps qu'on l'avait employé aux grands magasins des Nouveautés Parisiennes. Ses fonctions l'avaient attaché au rayon des Fourrures, dans lequel pourtant tout le personnel faisait bon ménage. Mais Krab avait une de ces natures que chacun sent être différentes

de la sienne. Et, chez lui, cette différence s'accusait, en outre, par un témoignage matériel : il avait une jambe de bois. Et puis, il était si velu, que ses collègues éprouvaient envers lui le recul instinctif de le laisser appartenir au groupe étranger et hirsuteux des peaux de bêtes dont les comptoirs étaient entourés, plutôt qu'à l'harmonie de leur société.

Le jour où son compte lui fut réglé, il eut, pour dernier office, d'aller effectuer la livraison d'un tas d'astrakan ; et, après son départ, Mlle Lucie dit à Mlle Irmine :

« C'est embêtant : nous ne saurons jamais si c'était Krab ou son ballot qui avait décidément cette odeur-là ! »

M. Blaise exprima le vœu que la Direction n'imposât plus d'estropié au Rayon, ni surtout d'invalide à jambe de bois, dont l'accessoire dur, taillé en pointe et inconscient, est la plus redoutable menace à laquelle puissent être exposés les orteils à proximité.

« Tel que je suis, ajouta simplement M. Blaise, je ne vivais plus, dès que Krab m'approchait.

— Eh bien ! et moi ! et moi ! » fit-on en chœur.

Pendant un moment, ce fut à qui ferait reconnaître à ses bouts de pieds la qualité d'être le plus sensibles.

*
* *

Seul, Malblond, le chef du Rayon, se tenait en dehors de ce concert de congratulations intimes. Personnage de caractère oisif et de façons occupées, son plus récent travail avait été d'obtenir le renvoi de Krab. Et déjà ce résultat lui inspirait presque du regret. Maintenant il devinait confusément que Krab allait lui manquer, que l'absence de Krab allait lui nuire. Krab avait fourni jusqu'alors à Malblond le bien-être de pouvoir croiser son regard avec quelqu'un que l'on sait plus antipathique que soi. En somme,

depuis plusieurs mois, Krab avait magistralement tenu l'emploi de « bête noire ». Abominée mais chère bête noire, partout nécessaire, et tutélaire d'autrui ! Et à qui donc ce rôle allait-il désormais être dévolu par l'assentiment des commis ? Pas à M. Blaise, à coup sûr, qui était doux et timide, comme un homme toujours en crainte pour les extrémités inférieures de son être... Pas à M. Vincent qui, sans un souci au monde, était le boute-en-train, le boute-joie, le boute-tout du Rayon... Pas à la petite Julienne qui, toute rousse, toute rose, avait aussi tout son honneur ; ni à Mlle Lucie, de l'honneur de qui personne ne disait rien de bon ou de mauvais ; ni à la grande Irmine qui passait, aux magasins des Nouveautés Parisiennes, pour y avoir établi le record du nombre de gentillesses que l'on pouvait avoir, avec tous les camarades, sans en laisser résulter d'enfant.

Alors, quoi ? songeait Malblond... A qui incombait-il, au rayon des Fourrures, d'être dans la peau de celui qui allait devenir la bête noire ? A qui, sinon à lui, qu'il sentait bien assurément

valoir le mieux de tous, mais, hélas! être le plus payé, le plus enviable... le Chef!

Reprendre Krab, c'eût été une idée insensée, impossible. Découvrir un autre Krab, ça ne se découvre pas tous les jours... Mais faire que Krab, parti, restât longtemps, toujours peut-être, dans la pensée de tous, à l'état de hantise perpétuelle, qui ne laissât point place à d'autre animosité, à nulle conspiration, à aucune ligue n'ayant pas pour but exclusif l'hostilité et la politique contre Krab!... Hé! hé!... Tiens! tiens!... Pourquoi pas?

En même temps que ce rêve se déroulait dans l'esprit désœuvré du chef Malblond, les coins de sa bouche dessinaient peu à peu un de ces sourires qui, appliqués aux circonstances des petites diplomaties bourgeoises, ont reçu fort excellemment le qualificatif de « méfie-toi, Félix ».

Et le soir de ce jour-là, en regagnant son domicile, Malblond fit emplette, chez un papetier des Batignolles, de plusieurs cahiers de papier épistolaire, timbré de l'initiale K. Sur une moitié

de son achat, ce chiffre était enguirlandé de fleurs, comme il sied pour écrire à des dames. Sur la seconde série des cahiers, le K avait un képi et posait virilement ses jambages au sommet d'un tas de boulets.

*
* *

Au commencement de la semaine suivante, tandis que M. Vincent, en sa qualité de boute-toujours, boutait des étiquettes sur l'étalage d'un comptoir, une lettre lui arriva par la poste. Il la décacheta, en sifflotant quelque boute-selle. Dès les premiers mots de sa lecture, il devint blême. Quand il l'eut finie, il était vert.

Malblond, qui l'avait guetté du coin de l'œil, lui demanda ce qu'il avait.

« Rien ! » murmura M. Vincent.

Le message était ainsi conçu, dans une écriture renversée en arrière, grossière et brutale

comme si elle eût été tracée avec la main gauche ou même par une jambe de bois :

« Monsieur Vincent,

« Je me suis toujours soutenu que vous aviez du cœur. C'est dans cette considération que je n'aurais jamais voulu observer, à personne du Rayon, si, par des occasions, vous auriez fait l'erreur d'emporter un tour-de-cou, ou tout autre, en chat de Russie, pour votre bonne amie, que Dieu préserve, ou qui que ce soit. Voilà comment je me permets l'honneur de m'adresser vers vous, dans une époque difficile, rapport à mon loyer. Autant et plus que vous pourrez m'assister, ça ne sera jamais trop. Je vous rencontrerai, pour votre charitable réponse, chez votre traiteur, à l'heure d'aujourd'hui, qui vous fera plaisir, de votre déjeuner.

« Bien serviteur.

« KRAB. »

Dans ces conditions, à midi, M. Vincent prit un chemin dont il n'avait point l'habitude, pour

aller se restaurer ailleurs qu'à l'endroit de sa pension quotidienne. Il n'eut, d'ailleurs, pas de peine à trouver une crèmerie où aucun voisin ne parut le soupçonner d'avoir du cœur, pendant l'heure, qui cette fois-là ne lui faisait pas tant que ça plaisir, de son déjeuner.

*
* *

Le lendemain, ce fut au tour de la grande Irmine de recevoir la lettre suivante. Et, selon l'expression dont elle se servit plus tard, cela lui fit « comme un coup dans l'estomac, qui lui aurait cassé les bras et les jambes ».

« Mademoiselle Irmine,

« Quand j'étais dans le respect d'être employé au même Rayon que vous, je n'aurais pas eu la culpabilité de vous soumettre les paroles du

sentiment dont je me ressentais pour votre beauté. A présent que je suis mon maître, je viens vous questionner si c'est que je vous serais tellement haïssable que vous ne voudriez pas faire, pour moi, seulement le quart de ce que votre amabilité a fait plus de dix fois pour chaque camarade-homme des Grands Magasins? Ce n'est pas que je sois un malheureux mutilé, qui puisse faire reculer une brave fille comme vous êtes. Je puis dire bien haut, mademoiselle Irmine, que mon opération a été d'honneur, comme il n'y a déjà pas tant d'opérations qui le soient, sans que je veuille vous souffler un sous-entendu qui serait pour manquer à la considération que vous auriez instituée, plus ou moins, à la sage-femme de madame votre famille, ou tout autre. Je me ferai le devoir le plus flatteur d'aller vous attendre, ce soir, à la sortie des Grands Magasins, pour votre charitable réponse, dont je ne tiens pas en place.

« Bien serviteur.

« KRAB. »

Une jonchée de « ne-m'oubliez-pas », en tête du papier, fleurissait l'initiale d'attestation, le K de Krab, dans sa forme majuscule, résolue et presque impudente.

Aussi, vers la fin de cette après-midi-là, avant l'heure du départ réglementaire, la grande Irmine s'arrangea-t-elle auprès de Malblond pour obtenir, sous un prétexte, de se retirer à temps, de se dérober à l'ovation que Krab devait lui préparer.

*
* *

Et, de jour en jour, de semaine en semaine, la correspondance insidieuse, signée du *bien serviteur Krab,* continua d'être dardée sur les fonctionnaires du rayon des Fourrures.

Tantôt c'était M. Blaise, à qui le courrier Krab demandait un secours pour réparer un

accident survenu à la jambe de bois. Et le destinataire en éprouvait aussitôt dans ses doigts de pied un fourmillement d'angoisse, qui s'aggravait de ce que la requête de Krab commandât, d'un ton martial, avec son képi sur le K.

Tantôt c'était à Mlle Lucie, ou à l'honnête petite Julienne, que Krab promettait censément sa visite, à leur domicile, chez leurs parents. Et dans quel aspect, grand Dieu ! sous quelle mise !

« C'est le cas de dire, soulignait-il en post-scriptum, que je n'ai même pas de culotte pour m'asseoir dedans... »

Du matin au soir, les conciliabules sur l'affaire Krab étaient désormais en permanence dans le Rayon. Et le chef Malblond, qui les constatait de loin, ne semblait jamais avoir l'inquiétude d'être visé par ces propos d'allure si vive, qui pourtant se taisaient à son approche.

Toutes les victimes des tentatives de Krab étaient maintenant en confidences réciproques et ne se dissimulaient plus rien, les unes aux autres, des textes qui leur étaient adressés : ni les

allusions blessantes, ni les détails attentatoires, ni aucune chose infâme ou ridicule à montrer. On se sentait comme dans une infirmerie, un hôpital, où chacun souffrait de la même épidémie, rêvait de guérison commune, étalait son mal sans pudeur, sans fierté, sans démarcation entre les sexes...



Mais voilà qu'un beau jour, Malblond lui-même reçut une lettre, dont il reconnut immédiatement l'écriture pour avoir, bien indubitablement, l'authenticité d'origine.

« C'est vous qui m'avez fait congédier, disait-elle en substance. Si vous ne venez pas à mon aide, il y aura un malheur. — KRAB. »

Le chef de Rayon faillit avoir un coup de

sang, dans sa stupeur, dans sa frayeur, et peut-être aussi dans une superstition. Il s'aboucha aussitôt avec le comité de résistance à Krab. Le fait de s'être attaqué, en dernier ressort, à la personnalité la plus haute du Rayon, donna soudain à Krab des proportions légendaires. Il apparut à tous comme une sorte de serpent de mer, comme un de ces oiseaux rock de *Sinbad le Marin*... Krab, Krab, Krab, morne Krab!... Et le pire, c'est que nul au monde, jamais, ne parvenait à l'apercevoir!... Sur le pas de la porte des Grands Magasins, ceux des Fourrures ne risquaient tout d'abord que la tête, ainsi qu'aux temps d'émeute, lorsque l'on s'attend toujours à ce qu'une mitraille balaye la rue. Malblond ne s'aventurait plus au dehors qu'avec un revolver; et, chez soi, chacun, dans les anxiétés nocturnes, entendait un bruit de Krab dans son mur.

*
* *

Enfin, un fait divers de journal publia que l'on venait de repêcher dans la Seine et de porter à la Morgue un individu poilu comme l'homme-chien, muni d'une jambe de bois, et paraissant avoir séjourné un certain temps sous l'eau.

Ce fut Malblond qui voulut s'exposer le premier à la découverte, dans un mouvement de chef, de capitaine de Rayon.

Oui, c'était bien le fameux Krab, Krab lui-même, Krab, en un mot. Il était là, rigide dans la salle de glace, mystérieux, plus Krab que jamais. Il avait tenu parole à sa dernière lettre : il avait effectué le malheur promis.

Malblond rapporta éperdument la nouvelle. Et, deux par deux, le personnel du rayon des Fourrures prit successivement l'omnibus pour

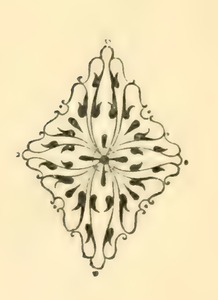
aller contempler, à travers la vitre épaisse, Krab vaincu, Krab puni, Krab captif de la mort.

« Il a encore l'air d'attendre une réponse, » remarqua la jeune Julienne.

Sans doute la réponse charitable à ce que c'est que la vie.

Mais ni M. Malblond, ni M. Vincent, ni M. Blaise, ni la grande Irmine, ni Mlle Lucie, ni la petite vierge des Fourrures, n'accomplit les formalités de reconnaissance du corps, comme par une vague terreur de se signaler individuellement à l'envie, qui peut-être aurait pu renaître en Krab, de jeter de nouvelles missives dans les boîtes postales de l'Au-Delà.





LA
MATRONE ADULTÈRE

A Fernand Vandérem.



LA MATRONE ADULTÈRE

Un dimanche de juin, vers une heure de l'après-midi, ceci se passa dans un carrefour de mon quartier.

Sans motif, je m'étais arrêté à l'angle d'un trottoir ; et, là, je m'employais à contempler tantôt le dallage environnant, tantôt les objets loin à gauche ou à droite, ayant conscience de ne rien attendre et de ne rien re-

garder précisément. Un bien-être régnait en moi par l'unique idée présente que j'étais libre de tout rendez-vous, de tout travail, de tout projet. Je venais de déjeuner, seul et frugalement. Je ne pensais à personne, ni même à moi. Je fumais. J'étais content.

Une puissante chaleur était dans l'air, momentanément silencieux, où se mit à sonner la cloche d'une église. Quelques passants promenèrent alors leurs ombres sur la place tendue de soleil, s'acheminant, pour la dernière messe, vers un porche ténébreux dont je discernai vaguement la profondeur.

Tandis que mon attention allait flâner jusqu'aux confins de cette perspective lointaine, une silhouette s'interposa beaucoup plus proche et se mouvant avec lenteur.

Vis-à-vis de moi, un homme circulait sans quitter l'angle opposé de l'autre trottoir. Il avait une quarantaine d'années environ, le ventre gros, l'encolure engoncée. Sa physionomie était insignifiante ou plutôt effacée sous l'abondance de poils châtains et incultes. Sa mise était ce

qu'on appelle endimanchée. La soie de son chapeau-claque n'avait aucun luisant, ainsi que ses bottines, dont les bouts carrés devaient toujours rester ternes après le nettoyage hâtif de quelque femme de ménage qui avait, sans doute, d'autres chats à brosser. Comme celles des garçons d'honneur dans un mariage de banlieue, ses mains gantées de clair étalaient une épaisse gaucherie. Malgré l'ardeur de la température, cet individu portait un paletot gris, non boutonné, dont les plis attestaient une sortie récente de l'armoire, pour les nécessités d'une tenue de cérémonie, en ce jour.

Pourquoi l'étude de cet inconnu me captiva particulièrement, je serais incapable de l'expliquer. Quoi qu'il en fût, mon stationnement me parut désormais avoir un but.

Le partenaire guettait une arrivée manifestement prévue, dans une direction invariable. A plusieurs reprises, il consulta sa montre, sans dépit. Bientôt, je me surpris à imiter ce procédé, mais peut-être avec moins de patience, car je commençais à trouver que « ce que je

ne savais quoi » devait être en je ne sais quel retard. Toutefois mon manège eut ce bon effet de faire augurer à l'autre que, moi aussi, j'étais victime d'une inexactitude d'autrui ; et dès lors il bannit l'expression première de méfiance avec laquelle il m'avait dévisagé.

Soudain, il eut un soubresaut...

Une dame s'avançait, à petits pas, les yeux baissés, corpulente, la taille altière dans sa toilette très comme il faut de beauté mûre. Son profil au teint mat, où l'âge avait ménagé les grandes lignes, était magnifique et grave. Seules les formes du menton s'avachissaient dans un excès de graisse, et la lèvre supérieure était estompée d'une moustache assez drue. Le chignon net, soigneusement établi, sans le moindre cheveu fou, était très brun et recevait dans ses tresses de nombreux fils d'argent. Le chapeau de paille brune supportait une corbeille gracieuse de géraniums rouges. Le corsage, élégant et dessiné avec tact, enfermait une gorge opulente, dans un tissu soyeux et brun aussi. Ce n'était pas évidemment une grande dame,

— une bien grande dame! — mais, du moins, elle présentait toutes les apparences d'une bourgeoise riche, bien élevée, distinguée par ses goûts et ses manières, fort confortablement mariée. Malgré l'ampleur discrète de sa robe, on devinait pourtant que des maternités heureuses et fortes avaient passé par là et tout épanoui ces flancs. Si logiquement même qu'à côté de ceux-ci, mes yeux s'étonnèrent presque de ne pas apercevoir la grande fille dont les nattes pendent encore librement, ni le collégien déjà barbu sous son képi, qui, le dimanche, accompagnent d'ordinaire un tel genre respecté de types féminins... La personne marchait, en une dignité indifférente et parfaite, les coudes modestement accotés sur ses hanches, tenant son ombrelle ouverte d'une de ses mains moulées dans de la peau de Suède, et de l'autre son livre de messe relié de cuir russe...

Tout à coup, mais presque imperceptiblement, elle eut à son tour un tressaillement qui fit étinceler contre son buste l'or d'un bracelet porte-bonheur.

L'homme, chapeau bas, l'avait abordée, dans un avancement brusque ; et il se campait devant elle, lui barrant la route, avec une impudence gênée, une familiarité timide. Il marmottait quelque chose.

Elle ne répondit point, mais elle ne se récria pas non plus. Elle eut l'air de ne pas le reconnaître, mais non (nuance bien saisissable !) celui de ne pas le connaître. Elle n'esquissa aucun geste de frayeur ni d'indignation. Entre eux le passé avait donc établi une histoire ?...

Cette réflexion, comme un éclair, alluma les foyers de ma badauderie toujours en état.

Le regard des deux êtres se croisa. — Lui semblait près de pleurer ; à travers leur enveloppement, ses traits émirent alors des brins d'expression qui étaient extraordinairement grotesques, à mon gré, toutefois. Elle, la face rigide, effectua un détour et passa outre.

Mais d'une enjambée il la rattrapa, toujours tête nue, toujours très humble. Ses dents serrées ne laissaient d'issue qu'à un seul mot... Oh ! de quoi avait-il pu être composé, ce mot ?...

Une formule magique? à moins que ce ne fût rien que son petit nom, à elle?... Celle-ci s'arrêta brusquement et fixa l'homme avec une dure pénétration.

Il voila ses prunelles et, la main sur son cœur, se mit à jaser très vite. Les phrases coulaient pour ainsi dire de source par sa bouche, que je voyais à présent béante comme un robinet... Autant que le lui permettait la rotondité de son buste, il se pencha bientôt vers une oreille où maintenant on le laissait chuchoter. Parfois, sans s'interrompre, il épongeait des sueurs perlées sur son front chauve.

Pour moi, me rapetissant dans l'encoignure d'une boutique, j'étais anxieux de leur dissimuler ma présence persistante, dont ni l'un ni l'autre, d'ailleurs, ne se préoccupait... Quel est le physiologiste, le psychologue qui déterminera jamais la cause de cet intérêt aigu que nous prenons souvent aux affaires d'autrui, surtout lorsque notre concours n'en est point sollicité? Faut-il donc croire, selon le Livre, que nous sommes tous sortis du sang d'un seul père,

et que les chairs de tous les hommes restent les molécules d'un même ensemble?...

La rencontre se prolongeait donc. Vivacité loquace, d'une part; invincible mutisme, mine armée, de l'autre.

Au début, étant constaté l'écart qui, incontestablement, existait entre le rang social de chaque partie, je me demandai (mais cette supposition ne dura qu'une seconde) si l'homme n'était pas quelque fournisseur congédié qui, afin de rentrer en grâce, eût choisi cet endroit pour présenter inopinément sa supplique. Mais la figure qui implorait ne se serait point, dans ce cas, aventurée si avant dans l'intimité de la figure adverse... Je fus alors conduit à penser que le rôle actif pouvait bien être joué par un parent affligé de ses torts. Un cousin pauvre, par exemple, qui se serait mal comporté dans une succession?... Ou même encore, pourquoi pas? à la rigueur, un mari coupable, ayant déserté depuis longtemps le toit commun, et revenant de l'Irlande, du Chili, déconsidéré, aux trois quarts ruiné, repenti?... Et, là-dessus,

j'avais redoublé d'attention, essayant de sonder le contenu possible des poches du paletot gris, avec l'abominable curiosité d'un de ces drames latents comme en relate chaque jour la bonhomie des gazettes. Le fait divers, si froid à la lecture, allait peut-être éclater, devant moi, dans toute l'émouvante intensité de sa vie. Les phénomènes de ces retours conjugaux ne sont-ils pas d'une régularité classique? Le torrent du vitriol succédant à celui des larmes. Après quelques instants de prière, quelques coups de revolver. Pif, paf, pan!... Mais je dus encore abandonner cette conjecture. Les vêtements du héros n'étaient point de capacité suffisante pour recéler d'autre excédant que celui de sa graisse. En outre, malgré sa sorte d'audace écoutée, ce dernier conservait dans tout son individu l'attitude d'une certaine subalternité. Il s'adressait à Madame plutôt à la façon de quelqu'un qui aurait été le principal employé de Monsieur, ou encore avec la déférence qui aurait convenu à un professeur de ce fils absent, par moi pressenti, de ce collégien imaginaire et barbu.

... L'homme, sans se taire, se rapprocha davantage encore de la dame. Alors celle-ci se décida à riposter des mots brefs, dressant son front, que l'autre front touchait presque, avec la fierté d'un être qui fut offensé dans la sincérité de ses sentiments. Son regard sec, en s'enfonçant dans le regard humide de l'interlocuteur, avait ce dédain des âmes généreuses qui n'ont pas été bien servies... Et toutes leurs paroles, articulées sans retentissement, lancées bouche à bouche, se croisaient, invisibles et pressées comme des langues, dans la fureur d'une passion...

Aucun doute ne m'était plus possible devant ces circonstances caractéristiques : j'assistais à une tentative de réconciliation entre amants; et, à cette idée, les penchants mauvais, les préjugés acquis grouillèrent au fond de ma conscience. J'eus une envie d'intervenir dans une certaine mesure, de faire comprendre à ces irréguliers du monde, par des aspects d'ironie, que leur manège n'avait édifié sur leur compte. J'aurais aussi trouvé du plaisir à manifester en l'occurrence combien j'étais malin, et à réclamer

la considération, les égards qui me semblaient dus à ma perspicacité... Mais une tentation plus perverse me suggéra de laisser les choses aller, croître le mal. Et, dans mon for intérieur, j'en venais à désirer le scandale d'une surprise par quelque tiers : mon rire méchant et contenu, devançant l'heure fatale de l'exemple, prévoyait avec complaisance l'explosion du châtiment nécessaire qui confondrait les coupables et ferait du bien à la société...

Sur ces entrefaites, l'homme au paletot gris remit son couvre-chef. Il noua ses bras, dans une pantomime explicite qui signifiait :

« Cela ne peut plus durer. On ne vit pas ainsi !... »

Maintenant, c'était à la dame de parler seule. Sa volubilité augmentait d'énergie. Le feu de l'inspiration animait sa verve et empourprait peu à peu ses pommettes... Que disait-elle? que disait-elle?...

Son auditeur se frappa rapidement la poitrine et, pivotant sur les talons, cessa de me faire face.

Mais je vis alors la ligne externe de son bras droit couper itérativement l'atmosphère brûlante. A n'en point douter, voici ce qu'il exprimait ainsi :

« Vous l'aurez voulu !... Malheur à vous !... Malheur à moi !... Malheur à tous !... »

Oui ! en une seconde, il exprima tout cela, ce bras droit.

Les joues de la dame s'étaient décolorées. Ses dix doigts se serrèrent contre son livre de messe hautement soulevé, et une recrudescence de vivacité bavarde agita ses lèvres pâlies sous leurs fines moustaches.

Brusquement l'homme se retourna. Dans sa physionomie, l'expression de volonté s'était enhardie. Il proféra quelques syllabes ; et son même bras, qui venait de trancher dans le vide avec autant de vigueur que s'il exécutait la fin du monde, se fit souple, attirant, arrondi. Puis son gros index se tendit, semblable sous le gant à un saucisson.

« C'est là, montrait-il doucereusement, à deux pas, là tout près... »

Les marques d'une hésitation craintive sillonnèrent la figure de la dame.

Lui s'empressa de hocher la tête, avec des brandillements minuscules qui ajoutaient :

« N'ayez donc pas peur!... Êtes-vous assez enfant!... Puisque je réponds de tout!... Moi! Vous pouvez bien vous en rapporter à moi! »

Elle, sans abandonner sa mine sévère, haussa plusieurs fois les épaules.

« A quoi bon essayer encore? répliquait ce mouvement... Ne serez-vous pas toujours le même?

— Non! faisaient en brandillant les bords du gibus, non, je ne recommencerai plus jamais! Voyons, venez-vous?... »

Et toute la charpente de l'homme, brandillant une dernière fois depuis la plante des pieds jusqu'au sommet du crâne, fit : « Viens-tu? » dans un appel persuasif et vainqueur comme un tutoiement.

Là-dessus, le séducteur ventripotent, dont une hâte continuait à faire dandiner le buste, descendit de son trottoir en me jetant un coup

d'œil oblique et sournois. Il essuya ses yeux rougis, se moucha, tandis qu'il franchissait la chaussée, et gagna vite l'angle d'une ruelle latérale.

Celle qu'il venait de conquérir, ou mieux de reconquérir, renonçant à son itinéraire premier et pieux, rebroussa chemin et suivit cette nouvelle piste. En me croisant sur l'autre côté de la rue, sans doute malgré elle, son regard vint à moi. Ce regard était... il était... *immense*. Le mien y tomba comme dans un abîme.

Droite et noble dans sa marche, elle s'éloignait lentement. Le dos de ses épaules, que de faibles trémulations continuaient à parcourir, répétait sans trêve ses insolubles : « A quoi bon ?... »

Quand elle eut disparu, j'étais hors de moi-même, sous l'empire d'une indicible influence. Je courus, à toutes jambes, sur ses traces. Au tournant, je ralentis mes pas.

Lui n'était déjà plus dehors. A ses trousses (indubitablement) elle s'engageait, au rez-de-chaussée d'un misérable hôtel meublé, dans un

couloir sale, obscur et si bas qu'au contact du plafond, les géraniums fleuris du chapeau rouge oscillèrent sur leurs tiges.

... Égaré par des sensations violentes, je me campai, pour un instant, au seuil du bouge. Un vague besoin de crier des choses indéfinies m'oppressait. Et, comme pour mieux me contraindre à demeurer muet, je plongeai instinctivement deux doigts jusqu'au fond de ma bouche, tandis que mes paupières s'écarquillaient.

Bientôt la forme, qui allait en diminuant, noire au long de l'allée sombre, déboucha parmi la demi-lumière d'un vestibule. Ses deux coudes reposaient toujours sur les fortes hanches où se révélait l'épouse dont le ciel avait jadis béni l'union.

... Que se passa-t-il alors dans mon esprit? Quelle démangeaison d'exploit mesquin? Quelle éruption d'idées préconçues? Quelle protestation épicière? Quelle jalousie, peut-être?...

Toujours est-il qu'entre la fourche de mes doigts crispés et inconsciemment préparés, mon

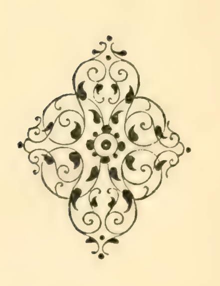
souffle machinal lança un coup de sifflet strident, atroce, diabolique, qui s'engouffra lugubrement par l'étroit corridor.

La créature, avec une légèreté navrante, car cela n'était plus de son âge, avec une prestesse de gamine, fit instantanément volte-face. Je la vis bouleversée, décomposée, frissonnante. Par terre, était tombé le livre de la messe qu'évidemment elle allait manquer. De loin, elle recula, éperdue devant mon apparition passagère, ainsi que pour un spectre de toutes les ruines matérielles et morales qui pouvaient la menacer... Hélas! le mystère honteux et pourtant sacré de sa vie venait d'être brutalement transpercé par mon sifflement irréfléchi, railleur, cruel et bête comme les considérants des tribunaux et de la société.

... Instruit par ce tableau subit d'une misère humaine, consterné de mon action, le cœur bourrelé de remords, je m'enfuis. Longtemps j'arpentai des boulevards, songeant aux merveilleux accomplissements de l'amour que n'arrête ni le convenu, ni le ridicule, ni le sinistre,

ni l'indigne; sentant sa loi au-dessus de toutes les lois; m'attristant, pour des avenirs incertains, d'appartenir à la race esclave de ses préjugés, qui s'intitule reine de la création; et cherchant, sous le soleil radieux, un couple impudique de chiens vagabonds pour le saluer jusques à terre.





ATTENTAT A LA PUDEUR

A Maurice Beaubourg.



ATTENTAT A LA PUDEUR

Un de mes premiers empressements lorsque j'eus revêtu la robe de stagiaire, fut d'en profiter pour assister à une audience de huis clos.

Dans la grande salle de la Cour d'assises, où l'appareil de la justice donne impassiblement la question à des âmes humaines, nous étions une dizaine d'avocats, vieux ou jeunes, en

apparence graves et sceptiques, au fond agités par les caprices de l'attente obscène qui sèche un peu la langue et met une lueur spéciale sous la paupière des plus hypocrites.

Sur le banc d'infamie était assis largement un gros homme d'une soixantaine d'années, chauve, avec des moustaches blanches, de bonnes joues roses et des yeux bleus, très doux, à fleur de tête : M. Laquoix, maître d'une petite fabrique de produits chimiques.

Lorsque j'arrivai, l'affaire était fort avancée. L'interrogatoire de l'accusé, la déposition des témoins avaient fait leur œuvre ; le réquisitoire commençait. Néanmoins, je fus vite au courant des faits.

M. Laquoix avait, trois mois auparavant, conduit dans une chambre d'un hôtel meublé de Pantin une enfant de douze ans, fille de son contre-maître, fille unique, ainsi que le répéta plusieurs fois l'organe du ministère public. Mais la providence des vieillards débauchés ne lui avait accordé que cinq minutes de bon temps. La propriétaire du garni, habituée à ne favo-

riser que les ébats de couples mieux assortis, s'était avisée de venir soudain cogner à la porte. M. Laquoix avait ouvert, tout vêtu, tout rouge, et, pris de peur, s'était enfui, abandonnant sa jeune compagne, toute vêtue encore, toute rouge aussi.

La victime, ou plutôt la pseudo-victime, était là, assistant aux débats sans paraître les écouter. C'était un affreux petit être, grêle, au teint bilieux, aux yeux frangés de cils sanguinolents. Pour se désennuyer, tantôt elle enfonçait les poings dans les poches de son tablier d'écolière qu'alors elle tendait devant elle, fort, fort, longtemps, longtemps, comme pour en faire une petite tablette bien lisse ; tantôt, par l'effort d'une main, elle superposait un à un les doigts raides et courtauds de l'autre. Elle avait ses cheveux dans un filet à mailles épaisses et d'un blond encore plus filasse qu'eux, et les pieds dans des souliers blancs de première communion, qui avaient dû être mis de côté pour servir à un renouvellement et que la solennité de la comparution avait exceptionnellement tirés de l'armoire.

Deux personnes encadraient la fillette.

A gauche, la propriétaire du garni : une femme carrée, blafarde, dont la figure et la mise décolorées, fanées, flétries, semblaient avoir reçu à la hâte, pour ce jour-là, ce coup de lessive et de plumeau superficiel, ne fouillant jamais sous les meubles, avec lequel elle avait dû mettre en état, trois mois plus tôt, le cabinet de société loué à M. Laquoix.

A droite, c'était le père, un bel homme, à figure franche, dure et hâlée, à la fois rustique et martiale. On eût dit un garde forestier, endimanché par sa redingote noire et le port d'une chaîne de montre en or. Je parierais que cette chaîne lui avait été donnée par M. Laquoix.

Quand l'avocat général conclut en requérant un châtiment exemplaire, le contre-maître exhala un gros soupir et regarda à la dérobée son patron. Celui-ci tenait baissés ses yeux aimants et vagues et sa tête, dont la grasse encolure, plissée hors de la chemise, sous l'occiput, laissait filtrer des gouttes de sueur.

A son tour, la défense eut la parole.

La matérialité de l'acte, c'est-à-dire de la tentative d'acte, ne fut pas contestée. L'avocat se borna à en atténuer le caractère, en insistant sur l'âge de M. Laquoix et sur le petit nombre de minutes qu'il avait eues pour en corriger les inconvénients. Cet argument fit sourire quelques jurés, et m'inspira un sentiment de gêne, celui d'une sorte d'humiliation inutile pour le patient.

Puis le défenseur plaida les vraies circonstances atténuantes. Il retraça la vie de son client, toute faite de travail, de probité, de bienfaisance. Ce dernier resta paisible, jusqu'au moment où il entendit rappeler l'époque de sa nomination comme répartiteur. Alors il fondit en larmes; et son contre-maître, qui s'en aperçut aussitôt, ne put étouffer un gémissement.

Les pleurs sont toujours impressionnants sur les vieilles faces. Comme l'apparition d'un fleuve dont je sais que la source est là-bas, là-bas, ils me communiquent une émotion profonde, parce que je songe qu'ils viennent de bien loin, qu'ils ont traversé bien des choses résistantes et charrié bien des poids.

Ensuite l'avocat, ayant réservé cet effet pour la fin, révéla que M. Laquoix avait eu pour la famille de son contre-maître des générosités fraternelles. Celui-ci était entré à son service, dix ans auparavant, dénué de tout et traînant à sa charge une femme paralysée. M. Laquoix, par une sympathie bien placée envers un sujet méritant, avait payé les frais du ménage : médecins, médicaments, obsèques pour l'épouse, et fait la position du veuf.

A la citation de chacun de ces bienfaits, le père de la victime, hochant le front, exprimait : « C'est vrai... c'est vrai... c'est vrai!... » dans des signes empressés et douloureux.

Enfin, il y eut un résumé du président, rapide et froid. Le jury ne délibéra pas longtemps. Il usa d'indulgence, et son justiciable ne se vit infliger que deux ans de prison.

Pour le prononcé de la sentence, M. Laquoix s'était levé, et le père avait fait comme lui. Le condamné salua et remercia la Cour, avec une grande expression de politesse et de bonté; et les gardes municipaux l'emmenèrent sans qu'il

fit aucun mouvement de résistance ni qu'il montrât de faiblesse.

Mais son contre-maître se mit à crier désespérément, comme un être à qui on arrache les entrailles :

« Monsieur Laquoix ! Monsieur Laquoix !... »

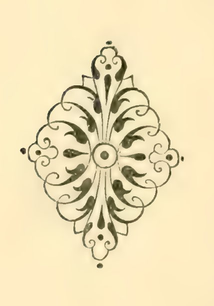
Il se tourna vers la femme du garni et lui dit rudement :

« C'est vous qui êtes cause de tout !... »

Puis il prit sa fille en ses bras, l'embrassa éperdument ; et, tandis qu'il l'emportait, tout le monde l'entendit encore murmurer, dans une stupeur inconsolable et folle :

« Monsieur Laquoix !... Monsieur Laquoix !... Monsieur Laquoix !... »





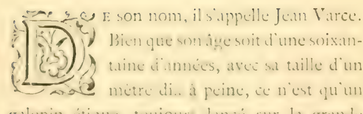
GUIGNOL

A Marcel Schwob.



GUIGNOL

I



De son nom, il s'appelle Jean Varce. Bien que son âge soit d'une soixantaine d'années, avec sa taille d'un mètre dix à peine, ce n'est qu'un galopin étique, toujours lancé sur la grande voie, entre Aix et Grenoble, ou d'Annecy à Moutiers. L'opinion unanime de ses concitoyens a classé Jean Varce, dès sa prime en-

fance, dans la catégorie des idiots. Et les voituriers, les aubergistes, ceux de la montagne ou des vallées, reconnaissent de loin la tournure naine de ce squelette agile qui, sans y jamais déranger un atome de poussière, ne cesse d'arpenter l'étendue infinie des routes blanches.

Si les hasards de la villégiature vous conduisent, un jour, en Savoie, vous avez mille probabilités de rencontrer, au moins une fois durant votre séjour, l'impressionnant individu.

Son buste très grêle et ses épaules tombantes, mesurant une circonférence à peu près aussi étriquée que le cou, ont l'air d'un simple manche qui porte au bout sa tête. Les os décharnés de ses jambes, qu'il fiche en des sabots fort larges, le maintiennent debout et raide comme un petit mannequin sur des rondelles de bois. Des loques, dépourvues de boutons, habillent sordidement cette carcasse et bâillent à toutes les jointures. A l'entrée d'une poche externe et parallèle au flanc gauche, toujours pointe l'extrémité aiguë d'un fer quadrangulaire. En manière de taquinerie, filles et gars soutiennent

que Jean cache par là une arme mauvaise ; lui proteste, en trépignant, contre l'accusation dont est l'objet un outil qui lui sert uniquement, prétend-il, à réparer ses « galochins ».

Maintenant, si la complaisance du lecteur va jusqu'à souhaiter une vision absolument exacte de la physionomie du petit vieillard, à coup sûr, aucune description ne saurait être aussi démonstrative de la couleur et des formes que cet expédient :

Prenez une bottine de chasse neuve, en cuir jaune très clair, et appliquez-en la semelle contre le mur... Bon ! Vous voici face à face avec Jean. La pointe en l'air de la chaussure, c'est son front chauve. Immédiatement au-dessous, mais à des hauteurs qui ne correspondraient point tout à fait ensemble, supposez deux petites taches de cirage : ce sont les yeux ternes. La tige de cuir qui s'avance figure la région du nez aplati et la proéminence des mâchoires. Pincez, entre les doigts, dans le sens de sa largeur, l'orifice de la chaussure, et vous tenez ainsi la bouche. Jean possède cinq ou six poils

gris de moustaches, mais nuls favoris ni barbe. Du reste, il n'a pas de joues, pas de menton ; le débordement des oreilles, à la place, et une excroissance du gosier. Enfin le développement de sa lèvre supérieure est tel qu'en retombant sur l'autre, il intercepte presque l'émission de la voix et rend, du moins, les paroles indistinctes.

II

Une des rares résidences à laquelle se soit attaché Jean Varce, est l'anfractuosité d'une montagne calcaire, sur le chemin du col du Petit-Saint-Bernard, à côté d'une mince cascade, issue des neiges voisines, qui susurre perpétuellement. Lorsque le solitaire se hasarde à y venir laper un peu de l'ondée glaciale, dans sa paume

trop froide elle-même pour rien réchauffer, il ne cesse de surveiller les environs, car sa conviction est qu'un serpent, un gros serpent hante le cours d'eau. Cette obsession, probablement inspirée par quelque propos d'un colporteur jovial, est si notoire que Varce ne peut traverser un hameau de la Tarentaise sans que les gamins lui crient :

« Dis, Jean !... Et ton gros serpent ? Il ne t'a donc pas encore mangé !... »

Aussitôt, il chute, par une saccade du poignet, ces clameurs qui risquent de l'« enguigner » ; et il accélère sa marche superficielle.

Son logis souterrain consiste en un trou tellement noir et fétide que les chiens eux-mêmes, atterrés devant le seuil qu'ils n'osent franchir, s'arc-boutent sur leurs quatre pattes, flairent et reniflent d'une façon si désespérée qu'on s'attend à ce qu'ils hurlent à la mort. Oui, cet endroit est peut-être le seul centre d'immondices, par tout l'univers, où les représentants de la race canine, ces meilleurs amis de l'homme, répugnent à plonger leur gueule sympathique.

Quant à l'origine du sobriquet, c'est une mystification permanente, dont Jean Varce est à la fois la dupe et le héros. Dès que celui-ci se croise, dans quelque localité, avec un touriste nouveau, aussitôt un loustic indigène surgit et se taille un succès estimé de ses pareils, par les moyens qui suivent, en plein carrefour des diligences ou ailleurs.

III

« Holà! Jean!... Bonjour! Jean!... »

Guignol s'arrête court. Du bras droit, il transpose son sac sous le bras gauche (car il n'erre jamais sans une sorte de besace en toile à matelas qui fut bleue ou rose, mais qui n'a plus que les teintes assorties de crasses diverses), et, mettant contre la ligne approximative de ses

sourcils absents l'abat-jour de cinq doigts tortueux, il effectue une ribambelle de clignotements soupçonneux.

« Jean, veux-tu boire la goutte?... »

A l'encontre de cette invitation, le petit monstre soulève l'infime relief de ses épaules, décoche un regard rancunier, et se dispose à poursuivre en grommelant sa pérégrination. Dans les épaisseurs ténébreuses et molles de son cerveau, le souvenir l'a piqué de ce qu'il a souvent souffert, après qu'on s'était amusé à l'enivrer.

« Écoute donc, Jean!... Ne veux-tu pas me raconter pour cinq sous... pour dix sous... de tes histoires?... »

Inévitablement, celui-ci accepte le marché, par un bredouillement qui n'a point la force de déranger le long pan de sa lèvre jaune. En voici le texte probable, selon l'avis des meilleurs commentateurs, qui sont automédons, merciers ambulants ou cabaretiers du cru :

« Seigneur Jésus!... j'avais bien vu que vous étiez une brave personne!... »

Jean s'est assis. De préférence, par terre ; car, lorsqu'il est juché sur un siège, une bizarrerie constante lui fait craindre que des roquets n'accourent lui mordiller les « gambilles » pendantes et sans trêve agitées. Il tient précieusement son sac sur ses genoux.

Attention ! La comédie, ou plutôt la tragédie, hélas ! va commencer.

« Jean, est-ce bien vrai ce qu'on dit, que tu as beaucoup voyagé ?... »

Tout en marmottant des choses sous l'abominable lambeau de chair qui le bâillonne, Guignol dirige tour à tour son index vers les limites opposées des horizons.

« Oui ! C'est bien vrai ! (Ainsi expliquent les interprètes compétents)... Oh ! que j'ai voyagé ! voyagé ! voyagé !... J'étais encore jeune comme un poulet !... »

Après cela, son vague murmure devient plus rapide et néanmoins roule, sans secousses, un flux de noms très dense. L'étrange aventurier est en train d'énumérer la liste des lieux qu'il a visités sans encombre.

Soudain il mâche les termes, apparemment moins vite, entre ses dents invisibles. Il dresse la nomenclature des grandes villes où il a dû séjourner plus longtemps, grâce à sa prédestination, commune chez tous les vagabonds, pour les maisons d'arrêt... En ponctuant chaque syllabe, Jean Varce se penche vers l'auditeur, avec une mine de défi orgueilleux. A ce qu'on a cru deviner, il clame à tue-tête, de plus en plus violemment :

« Lyon ! Paris ! Rouen ! Amiens ! Dijon !... Vous ne connaissez pas Lyon ? Paris ?... etc. »

Du moins, les ouïes non exercées ne perçoivent que :

« Euh !... Euh !... Euh !... Euh !... »

A ce point, si l'interlocuteur veut mettre un terme à ces questions géographiques, force lui est d'y satisfaire par une réponse affirmative ou négative. Puis, adressant un sourire d'intelligence à la galerie :

« Dis-moi donc, Jean !... Les habitants ?... Ont-ils été gentils pour toi ?... »

Dès lors, Guignol quitte son attitude séden-

taire. Si le décor lui fournit un tertre, il y grimpe et, là-haut, joint les pieds, se hisse sur les pointes, raidit son torse, érige un bras autant que possible au-dessus de sa face grimaçante et caricaturale.

« Les messieurs de par là (débiterait-il)... Ils sont grands! grands! grands comme ça!... Seigneur Jésus! Bien grands!... »

Avec une déférence craintive, il contemple alternativement le bout de ses doigts tendus et la superficie du sol en contre-bas de l'éminence où il professe, afin d'en toiser la distance.

Ensuite le petit être redescend, et débite avec une volubilité renaissante le récit de ses déboires qu'un traducteur spontané rend intelligible à la compagnie.

Son légendaire tour de France, Jean l'a parcouru dans le servage de plusieurs de ces messieurs grands, grands, grands, qui lui avaient confisqué sa liberté. Des batteurs d'estrades, valides et vigoureux, et justement jetés hors des habitations rustiques, quand ils avaient l'imprudence d'y solliciter l'aumône. Mais une fois

que Jean fut tombé sous leurs mains, les maîtres successifs de cette créature pitoyable et inapte au labeur la commissionnèrent avantageusement pour la mendicité, sans relâche, la dépouillant aussitôt de ses aubaines toujours signalées par un espionnage soigneux.

« Alors, Jean, comme ça, ils ne te laissaient rien pour toi ? Comment ça s'arrangeait-il ?... »

Sous les blessures avivées de sa sombre mémoire, Guignol s'excite. La rumeur de ses grondements internes ne cesse de croître. Il va mimer les épisodes d'une lutte inégale et acharnée. Un point s'éclaire et luit au milieu des deux maculages noirs qui composent son appareil visuel.

D'abord, il court de-ci de-là, éperdu, et simule des tentatives de fuite, aisément contrecarrées. Fixe à présent, il pivote sur sa base, avec une célérité vertigineuse, dardant ses ongles pointus, comme une volée de flèches dans l'espace. Ensuite ployant la charnière de ses reins qui craquent sous cet effort instantané, il fond, le crâne en avant, contre un des assis-

tants. Qu'on ne s'alarme point : Guignol a l'habitude des mesures et se refrénera à temps.

De nouveau, il tourne sur lui-même, en s'accablant d'une grêle de gifles contre les pommettes, contre les omoplates, l'estomac et les cuisses, partout où il peut s'atteindre, et juste ainsi que le traitaient les messieurs grands, grands, grands!... Veut-il donc arracher ses énormes oreilles, pour les tordre d'une pareille sorte? Dieu! comme il se démène! comme il se débat!...

Ah! sa pantomime est bien grotesque assurément; mais l'envie qu'elle suggère n'est pas celle de plaisanter...

Et le drame augmente toujours d'intensité. Une tourmente de sang empourpre et bouleverse cette horrible face jaune. Les cinq ou six poils gris se sont hérissés vers les trous de narines écrasées que des spasmes contorsionnent. De la poitrine sort le ronflement des chaudières prêtes à éclater... Alors Guignol, sous l'envahissement définitif du courroux inconscient, de la douleur suprême, grâce auxquels se

rompent tous les liens d'esclavage, le petit Guignol empoigne un bâton ferré, de la dimension d'un porte-plume, le fameux outil des « galochins » qui pointe hors de sa poche !... Et hardi ! bravo ! camarade !...

Sous les applaudissements, il brandit cet engin en guise d'épieu, avec une fébrile férocité ; et il ne tardera guère à esquisser par des gestes de lignes amples le simulacre d'une déroute subite parmi ses assaillants imaginaires...

Enfin, maître du terrain de bataille, le chétif vainqueur respire à longs traits. La main sur son cœur pour en comprimer les battements, il se rassied avec une lenteur majestueuse et dévisage tout son entourage, afin de n'y perdre aucune des marques d'admiration passagère.

IV

En général, l'excursionniste qui s'est involontairement exposé à ce spectacle improvisé en son honneur, voudra profiter de cet entr'acte pour s'esquiver. On ne lui en laissera point le délai.

Guignol, haletant encore, n'a pas terminé seulement d'étancher sur le dos de sa main, qui, elle, n'a point dégelé, l'abondante sueur de ses tempes, que déjà le barnum amateur incite l'artiste à s'acquitter de la dernière partie de son rôle : la plus intéressante, de l'avis unanime. On y a droit pour ses cinq sous comme pour dix sous.

« Et ta femme, Jean ?... Tu sais bien ? La

Roussine?... L'aimais-tu encore quand elle a péri?... Ne mens point! n'est-ce pas que tu l'aimais toujours?... »

Guignol, qui se recueille dans le silence, a entr'ouvert son sac d'où il commence par exhiber un sale carré de papier qu'il déplie avec précaution. C'est sa carte d'électeur, on peut la contrôler, au nom authentique de Jean Varce.

Le second objet qu'il exhume est un reste pétrifié de son gâteau de mariage, vieux de plus de trente-cinq ans, à cette heure. L'époux le considère longuement, tristement, avec une espèce d'attention hypnotique...

« L'année que tu l'as choisie... ta femme... hé! Jean!... ne te doutais-tu point déjà qu'elle te fournirait bien des paires de cornes? Ohé donc! Jean! Ohé! le galant!... »

A la fin des fins, celui-ci brandit vers le ciel ses mains certes plus expressives chez lui que l'organe particulier du langage. Les déclarations qu'il s'efforce simultanément de proférer sont, paraît-il, des formules de malédiction...

« Mes parents, c'est eux qui ont fait mon

malheu! Oui! mon malheu!... C'est eux qui m'ont obligé à me marier... Malgré mon idée!... Je voulais point! je voulais point! je voulais point! Mon père, ma mere, je les envoie en enfer!... »

Et sous le talon sonore de ses sabots il écrase des grains de cette terre, au sein de laquelle gisent les auteurs de son exceptionnelle destinée...

Des interrogations adroites vont stimuler ses réminiscences dociles et les diriger...

« Était-ce beau, ta noce?... A-t-on bien ripaillé, au moins?... Montre-nous donc combien la Roussine était mignonne!... »

Et la représentation de la cérémonie religieuse s'exécute. Guignol, cambrant sa taille ridicule avec une exagération de dignité, affecte de gravir les marches de l'autel... Mais bientôt il se dépêche de passer à la description du repas des noces. Les stigmates de la gloutonnerie affligent davantage sa mine, tandis que le désordre de tous ses membres et les gonflements de son abdomen cave concourent à dénoncer

les efforts pour s'empiffrer une masse d'aliments...

Aïe! aïe! La situation se corse : la nuit est tombée. Guignol circule à tâtons, les paupières fermées, le coude plié en arrière, avec des allures béates, dans une obscurité qu'il suppose... Quelques minutes s'écoulent... Le conjoint frémissant, du genou, heurte le talus de la route. Vite, il y grimpe, après plus d'une vaine enjambée, et s'y couche au long de sa besace déroulée, qu'il a tant bien que mal disposée en compagne de lit.

Ici, les convenances commandent au metteur en scène de s'interposer énergiquement, en dépit des récriminations qui volontiers échappent aux commères attirées par la nature de ce divertissement : car, dans sa probité industrielle, Guignol n'épargnerait aucune pantomime...

Allons, hop! Il n'est que temps. On lui cogne rudement les sabots, ou même, en cas de nécessité urgente, la saillie de ses côtes émaciées.

Guignol rouvre ses yeux hagards, au sortir

d'un rêve absorbant, et les remue à toute vapeur, en s'établissant sur son séant où il demeure immobile...

Mais les incidents du réveil nuptial vont se précipiter...

Guignol, debout, frotte vigoureusement ses paupières lasses. Subitement son regard se braque sur la besace symbolique... Oh! quels flots d'impétueuse passion, jaillissant de sources à l'ordinaire taries, montant par toutes les veines, inondent alors le visage souillé de Guignol!... Qui lui a procuré, sinon les plus adorables mystères de l'amour, ce masque immatériel dont la séductrice douceur voile ses ignominies physiques, à Guignol, lorsqu'il se penche vers les formes inertes de son sac, en arrondissant ses bras et en s'agenouillant dans l'extase des tendres prières?...

Tout à coup... mais si inopinément!... malheur!... le tourtereau recule, d'un saut effaré... Il chancelle, comme sous l'irrésistible rebuffade d'un adversaire qu'animeraient toutes les brutalités de la colère et du dégoût...

« Eh là! quoi donc? Jean! gare à toi!... »

Mais, avant même qu'on ait eu le temps de le protéger contre l'excès de son propre délire, Guignol s'est jeté, du sommet du talus, à la renverse. Son occiput a fait toc, toc, en rebondissant sur une pierre. Et, sans se relever, la victime se met à brailler autant qu'un goret qu'on saigne. Des pleurs, pas plus gros que la tête des épingles, et si résistants qu'ils ne s'effilent point, roulent dans les multiples canaux de ses rides.

Vraiment là, si blasé qu'on puisse être, après cet affreux incident, on estime que les originalités de cette fête villageoise ont par trop dépassé les bornes entre lesquelles s'amuser est permis...

Il serait pourtant inutile de s'ingénier en consolations ou de s'empresser autour de Guignol. Déjà il est redressé sur ses pieds, en possession de tous ses moyens; et, tandis que sa dernière larme s'égoutte, il vocifère :

« Ma femme! Elle m'avait épousé pour mon bien! Pas pour avoir un *homme!* un *homme!* un *homme!...* »

Ce vocable est, de sa bouche, le premier jusque-là qu'il ait été loisible de percevoir, sans expérience spéciale. Un homme! Lui, être un homme! Sans nul doute ce terme résume sa prétention suprême, son ambition la plus effrénée; car, dans un vaste rictus, la traîne de sa lèvre supérieure s'est prodigieusement retroussée pour livrer issue à cette revendication exaspérée du titre d'homme. Durant quelques secondes, un tel débordement de monstruosité submerge tous les vestiges anthropomorphes sur le faciès de Guignol, qu'on croirait avoir affaire à une bête sauvage et inconnue, si la carte d'électeur, frissonnant à terre sous le vent déplacé par tant de cris et de gestes, n'attestait la présence d'un compatriote, votre égal en droits civiques.

V

Désormais l'épilogue. L'apothéose.

« Voyons voir un peu, Jean, si tu te rappelles comment le feu a pris chez toi?... Tu sais? quand ta baraque a flambé, avec la Roussine dedans?... »

Guignol indique, au firmament, des nuages, et décrit entre eux un choc d'où l'orage éclate. Sa gorge caverneuse lance des bruits de tonnerre; et le tranchant de ses mains, comme une furie d'éclairs, coupe l'atmosphère en zigzag. Affolé de terreur, il court vers un abri qu'il semble apercevoir. Soudain il s'arrête net, et geint en frottant son nez contre lequel une porte (celle de sa chaumière sans doute) vient d'être repoussée. Il y frappe timidement d'abord,

de l'os anguleux d'une phalange : puis il tambourine avec ses sabots qui s'escriment de plus en plus fort dans le vide. Rien. L'huis reste clos. Guignol feint d'y coller son oreille... Qu'écoute-t-il ainsi?... Un frémissement de rage le prend. Il réfléchit, en mordant ses ongles. Ensuite, il fait celui qui bat un briquet, s'interrompant parfois pour tracer des éclairs, tandis que sa voix tonne, et aussi pour quérir, à droite et à gauche, des brassées de matériaux indéfinis...

Ah! miséricorde! Voici le tour de l'incendie!...

Guignol s'est réfugié à l'écart, après avoir paralysé les gonds de la porte en y plantant un coin.

« Pf! pf! pf! » fait-il, à chaque bouffée de fumée qui est censée se dégager. On entend crépiter des étincelles ; et la flamme, enfin, une véritable flamme, prend son essor dans le foyer infernal des yeux de Guignol...

Oui, en effet, c'est une joie diabolique dont s'épanouit cette physionomie où apparaît, comme

un reflet fugitif, une lueur de vive intelligence, qui doit être le génie de la destruction !

« Tu la laisses donc brûler comme ça, sans remède, ta maison ?... Hein ! Jean ?... Tu ne tâches pas un peu de sauver la Roussine ?... »

L'incendiaire secoue négativement la tête avec une expression radieuse ; et, s'étant lestement baissé pour ramasser des cailloux, il accable de projectiles la géhenne idéale dans laquelle une créature, peut-être deux, implorent et se consument. Implacable justicier, ainsi que le peuple qui jadis lapidait les adultères...

Il convient ici de faire remarquer que, suivant la conviction de ses prochains, le nain se vanterait, en prétendant être l'auteur d'une catastrophe imputable seulement à la foudre locale, qui fréquente les parois de ces montagnes et tour à tour y allume presque tous les toits de chaume. Mais nul n'oserait, en conscience, prêter un serment sur ce point.

Du moins Guignol prolonge longtemps ses ricanements dont la malice paraît savante ; et sa denture, convulsivement découverte, pro-

duit à la lumière du soleil quatre crochets verdâtres, d'une inoubliable horreur.

Mais enfin la durée fixée à son rire est expirée. Ses cordes vocales se détendent. Ses pupilles s'éteignent. Les ténèbres du crétinisme, comme un rideau de théâtre, sont retombées sur lui. Le spectacle est fatalement terminé.

VI

Quiconque a, par ignorance, consenti à en devenir témoin, ne peut, dès qu'un intérêt cruel a cessé d'égarer le sens des devoirs sociaux, contenir une protestation indignée. Mais cet élan naturel ne tarde pas à s'adoucir devant l'étonnement sincère et les explications plausibles d'un paroissien qui ne songea point à mal agir,

« Bah! observe-t-il ingénument... Ça le distrait!... »

Sur ce, une courte méditation vous amène à vous demander si ce n'est pas accomplir acte méritoire de tirer, pour un instant, un juste hors des limbes, que d'évoquer du fond de la cervelle de ce pauvre petit vieux Guignol son *moi* défunt et qui peine dans les ombres mélancoliques de la solitude morale?...

Et puis, quoi, après tout?... On lui a fait artificiellement vivre des sensations qu'il était incapable de se procurer : celle de la lutte et du triomphe, celle de la haine, de la volupté, du vagabondage, de la vengeance heureuse; tout ce qui aide notre race, en somme, ainsi que l'aiguillon pour le bœuf sous le joug, à supporter le fardeau de l'existence.

Soit! Puisque les moyens qui viennent d'être suivis sont les seules voies qui mènent jusqu'à l'intime retraite d'un esprit extraordinairement indigent, on est tenté d'admettre que cet itinéraire rebutant doive être adopté par des âmes assez bonnes et mieux douées. Celles-ci vont

ainsi rendre une visite de charité chrétienne à une autre âme humaine, que le passant banal délaisserait dans le taudis cérébral où sa misère est celée. Soit donc! A l'occasion, tout averti que vous soyez, ne refusez pas d'être conduit, comme j'ai dû l'effectuer à l'improviste, jusqu'au bout de cette démarche fraternelle.

Car, ainsi que les Écritures sont là pour la confusion de ceux qui voudraient me démentir, toutes les âmes d'ici-bas et des espaces, la vôtre, lecteur, et celle de Jean Varce, aussi bien que la mienne, notre Créateur les a conçues selon une même image, dans ses tout-puissants vouloirs qu'enveloppe un secret éternel.



PROLOGUE

DE L'INCENDIE DE SODOME

(Conte inachevé et en ruine)



PROLOGUE

DE L'INCENDIE DE SODOME

> Le Seigneur apparut un jour à Abraham, sous la figure de trois hommes qui s'en allaient à Sodome.
>
> (*Genèse*, chap. XVIII.)



LA lune étant pleine dans le signe du Cancer, une lumière limpide et souple inondait Tanis, la capitale choisie par l'Hiq-Sous vainqueur. Parvenue à l'apogée de son ascension nocturne et gardée par la constellation du Grand Chien, la divine Isis dormait dans le ciel pur. La lueur

de son ventre arrondi par la fécondation d'Osiris illuminait, sur le bord des avenues, la barbe grise des sphinx de granit.

Dans le quartier des riches villas, Niébès, le dernier descendant des Pharaons détrônés, veillait avec ses deux amis sur la terrasse de sa maison blanche. En souvenir de sa noble origine, il portait, dans la ceinture brodée qui plissait finement sa schenti, le royal poignard de bronze à tête d'épervier.

Les trois compagnons étaient étendus sur un amas de coussins quadrillés et de tapis historiés, à l'abri d'une moustiquaire de gaze sillonnée de fils d'or, que soutenaient quatre colonnettes de bois jaune et brillant. Autour d'eux, les tabourets de cèdre, chargés de figurines en verre, de gobelets, de flacons où scintillaient la liqueur et l'essence parfumée. Ici traînait un échiquier d'ivoire; là brillait un miroir d'acier.

Nul ne parlait; mais chacun sentait un goût pervers sur sa langue, comme après avoir mangé le fruit du sycomore.

Ils songeaient au lointain pays d'Orient pour lequel ils allaient se mettre en voyage sur la foi d'un esclave asiatique, et tout abandonner de leur vie passée et présente... à la mystérieuse Sodome, dans la Vallée des Bois.

Le prêtre Tlas, déjà savant dans les antiques hiéroglyphes, faisait distraitement jouer ensemble la petite lionne noire qui s'appelait *Chienne* et la grande chienne fauve qui s'appelait *Lionne*. Des sourires muets desserraient ses lèvres lorsqu'il croisait son regard avec celui de Saïs, le poète pauvre et timide, dont personne n'ignorait pourtant la Chanson des Roses ni la Marche de la Momie.

Dans les prunelles de ce dernier, la vigilante flamme de ses envies s'était, par prodige, éteinte. Il parcourait d'un œil négligent les splendeurs du jardin, sous la clarté lunaire, les herbes rares, les fleurs épanouies, les citronniers dans leurs vases d'argile rouge, les acacias chargés d'un peuple d'oiseaux chanteurs qui s'éveilleraient avec l'aurore, et, courant parmi les végétations précieuses, des rigoles d'eau fraîche

détournées du Nil auquel le solstice d'hiver venait de restituer sa pâleur bleue.

Et Niébès contemplait obstinément la bague de jaspe vert, marquée du scarabée, qui pesait à l'index de sa longue main droite.

Ainsi, à la longue, les beaux jeunes gens s'assoupirent.

Des apparitions promenèrent alors leurs formes et leurs couleurs dans les coquilles sombres des paupières qui s'étaient abaissées.

C'étaient les rêves centuples de leur puberté.

Une femme passait d'abord, avec des yeux ovales et noirs, des cheveux traînants, des hanches creuses, des seins durs et pointus. Elle savait danser à la mode étrangère, la tête renversée et le ventre tendu comme une peau de tambourin.

Et, dès que cette ombre blanche s'était évanouie, une autre venait, plus blanche encore, ignorante de tout art, avec des gestes humbles, des épaules rondes, des cuisses fraîches et resplendissantes comme le lotus, la bouche

pleine de ris et le regard promptement noyé de larmes.

Puis un paysage s'ébauchait, autour de sources claires, jonchées de pétales roses. Des arbres inconnus déployaient sous l'azur leurs feuillages effilés qui, merveilleusement, brunissaient, blondissaient, roussissaient comme des chevelures. A l'extrémité de chaque rameau, un visage délicieux commençait à fleurir, des seins bourgeonnaient ; et, lorsque le vaste fruit féminin avait achevé de mûrir, les branches trop chargées en versaient le poids odorant sur le sol.

Et les trois amis, dans leur sommeil, tendaient fiévreusement les bras pour faire la récolte de ce verger idéal et déjà disparu.

Ensuite avait surgi une ville immense, qui s'étendait à perte de vue entre les deux pans de l'arc-en-ciel ; et un vol de femmes ailées s'abattait, comme des cailles lasses, sur la toiture des monuments. Là-haut, elles gisaient inertes, incapables de s'échapper, impossibles à rejoindre.

Et Niébès, Saïs et Thas tordaient et croisaient leurs jambes, avec une rage passionnée, comme s'ils eussent essayé de monter à des colonnes de marbre.

Mais brusquement la ville s'engloutit; et, à sa place, des champs de millet s'élevèrent, des mimosas gigantesques et des vignes rougissantes dont les grappes gonflées pendaient vers la terre. Et des compagnies de femmes nues, couchées sur le dos, leur corps chatouillé et moucheté de noir par les fourmis vagabondes, tétaient, mortes d'ivresse, les grains obscènes du raisin.

A ce spectacle, les trois compagnons remuèrent éperdument leurs lèvres avec un cri aigu comme celui des nouveau-nés, et ils s'éveillèrent dans un même spasme.

Parmi eux, la lionne et la chienne grondaient à une approche.

De leurs yeux encore troubles, ils reconnurent la face belle comme le vice et équivoque de l'esclave Géther. La barbe de celui-ci était épointée en signe de servitude. Sur son front

cicatrisé, le fer en feu avait fraîchement gravé l'attribut du sexe qui n'était point le sien, selon l'usage à l'égard des ennemis lâches et des captifs obtenus sans combat.

« Maître, dit en se prosternant le nouveau venu, les hommes attendent. Il est l'heure de se mettre en route.

— Bien! répondit Niébès : nous n'oublierons rien, puisque nous laissons tout. »

Les amis se levèrent, en détirant leurs membres jeunes. Géther chargea sur ses épaules deux sacs d'or préparés, et tous aussitôt descendirent. La lionne et la chienne, restées seules sur la terrasse, regardèrent au dehors, avec la curiosité grave des bêtes, lorsqu'elles entendirent se refermer lourdement le bronze de la porte extérieure.

Les voies étaient désertes. Par instants, des bruits vagues troublaient le majestueux silence de la ville : tantôt la vocifération impie d'un taricheute qui s'était enivré de vin d'orge, tout en salant des morts pendant l'ardeur du jour ; tantôt les rauques miaulements des chats sacrés

qui, hérissant leurs poils, se pourchassaient sur les pylônes des temples et le long des mâts multicolores dont la banderole immobile décorait les seuils religieux.

L'esclave marchait en avant, d'une allure rapide. Parfois il se retournait pour inviter les jeunes hommes à le suivre, en fronçant, par une étrange expression, ses épais sourcils; et ils accéléraient leur pas, fascinés par ces tressaillements de la plaie symbolique.

Ils suivirent le Nil, dont les bords étaient boisés de roseaux que surmontaient des houppes de papyrus. Ils étaient déjà loin de la ville, lorsqu'ils arrivèrent à une caravane de marchands chananéens, dont les chameaux et les ânes déchargés dormaient debout. Les gens éveillés riaient entre eux, gais et fiers d'avoir vendu en contrebande leurs provisions de gomme, d'encens et de baume, les bracelets de pied, les robes peintes, le fard vert et la poudre pour agrandir les yeux.

Géther remit le prix convenu au chef de la caravane. Les jeunes gens se hissèrent sur des

montures, et la troupe se mit promptement en marche, pour atteindre la première oasis avant le lever du jour.

Déjà l'étoile de Sodome commençait à pâlir au ciel. Le prêtre Tias leva les bras vers l'horizon oriental où devait bientôt poindre l'avant de la barque du Soleil :

« O dieu Matin! s'écria-t-il, Créateur des êtres, tu es haut, tu es fort. Donne, chaque jour, des pains à notre ventre, de l'eau à notre gosier, des parfums à notre chevelure, ô Véridique, Resplendissant, Flamboyant! »

Niébès reprit :

« O Seigneur des années, fais que l'usurpateur de mon trône tombe, en mon absence, dans le feu. Pour mes compagnons et moi, fais que nous suivions toujours notre désir, et que nous ne cessions de vider la coupe de la joie ni de célébrer des fêtes! »

Après avoir réfléchi, Sa... dit :

« Écoutez ces vers que je viens de composer sur le caractère du dieu Râ, tel que je le conçois :

Assis dans sa maison lumineuse,
Il entendit trois jeunes gens implorer ses bienfaits.
« Ha! ha! ha! fit-il, j'enverrai contre eux
« Les crocodiles, les vagues de sable et les brigands ! »
Mais bientôt d'autres prières, plus nombreuses,
Plus ardentes, parvinrent aux oreilles de Râ.
C'étaient les héritiers de Niebé, les collègues de Tlas, les émules
De Saïs qui murmuraient : « O Souverain sur la terre,
« Envoie contre les voyageurs les crocodiles, les vagues de sable ! »
Le Dieu Râ fit encore : « Ha ! ha ! ha ! puisqu'il en est ainsi,
« Les trois jeunes gens recevront mes bienfaits. »

Voici comment, acheva Saïs, je m'explique le caractère de la Divinité... »

Cette pièce fut accueillie par des exclamations flatteuses. Géther lui-même, qui avait appris l'idiome de Tanis, se retourna vers le poète en éclatant de rire. Depuis le départ de sa ville de servitude, il se sentait libre, il se montrait déjà d'humeur hardie et familière.

Mais Saïs et ses amis étaient redevenus graves; et l'esclave continua de marcher longtemps à reculons, cachant souvent son front sous la paume de sa main, provocant et effarouché sous la fixité des regards qui s'attachaient à

la mutilation attirante, au signe meneur des hommes, au mystère épanoui sous ses cheveux annelés.

. . . .

. . . .







TABLE



TABLE



Achevé d'imprimer

le vingt-sept février mil huit cent quatre-vingt-quatorze

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

1-3. — 2072.

